

LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

LE BAVARD

nrf

GALLIMARD

Louis-René des Forêts

Le bavard

Gallimard

© *Edition Gallimard, 1946, renouvelé en 1973.*

CHAPITRE I

Je me regarde souvent dans la glace. Mon plus grand désir a toujours été de me découvrir quelque chose de pathétique dans le regard. Je crois que je n'ai jamais cessé de préférer aux femmes qui, soit par aveuglement amoureux, soit pour me retenir près d'elles, inventaient que j'étais un vraiment bel homme ou que j'avais des traits énergiques, celles qui me disaient presque tout bas, avec une sorte de retenue craintive, que je n'étais pas tout à fait comme les autres. En effet, je me suis longtemps persuadé que ce qu'il devait y avoir en moi de plus attirant, c'était la singularité. C'est dans le sentiment de ma différence que j'ai trouvé mes principaux sujets d'exaltation. Mais aujourd'hui où j'ai perdu quelque peu de ma suffisance, comment me cacher que je ne me distingue en rien ? Je fais la grimace en écrivant ceci. Que je connaisse enfin une aussi intolérable vérité, passe encore, mais vous autres ! A vrai dire, il se glisse dans ma gêne ce léger sentiment de plaisir acide qu'on éprouve à proclamer une de ses tares, même si celle-ci n'a pas la moindre chance d'intéresser le public. On me demandera peut-être si j'ai entrepris de me confesser pour éprouver cette sorte de plaisir un peu morbide dont je parle et que je comparerais volontiers à celui que recherchent quelques personnes raffinées qui, avec une lenteur étudiée, caressent du bout de l'index une légère égratignure qu'elles se sont faite sciemment à la lèvre inférieure ou qui piquent de la pointe de la langue la pulpe d'un citron à peine mûr. A cela je suis obligé de sourire et c'est en souriant que je vous répons que je me flatte d'avoir peu de goût pour les aveux ; mes amis disent que je suis le silence même, ils ne nieront pas qu'en dépit de leur extrême habileté, ils n'ont jamais su me tirer ce que j'avais à cœur de tenir secret. On a même convenu de voir dans cette impossibilité à me livrer une insuffisance assez grave qui excitait la pitié et je ne résiste pas au plaisir, identique à celui décrit plus haut, d'ajouter qu'une vanité sournoise me poussait à tirer profit de cette croyance en simulant ou seulement en exagérant la souffrance que me causait cette infirmité déplorable, comme si j'avais eu quelque grand secret que j'eusse été soulagé de confier si je ne l'avais tenu, à cause de son caractère à la fois exceptionnel et intime, pour absolument invouable.

Mais si je me laisse emporter par mon zèle, je vais m'imputer des arrière-pensées que je n'ai pas eues pour me donner l'apparence d'un homme sincère qui est loin de songer à s'épargner les humiliations. Ce n'est donc pas pour le plaisir de vous entretenir de moi-même que j'ai pris la plume, ce n'est pas non plus pour mettre en vedette mes dons littéraires. Là, je suis contraint d'ouvrir une parenthèse, mais vous avez dû éprouver vous-mêmes que sitôt que vous tentez de vous expliquer avec franchise, vous vous trouvez contraints de faire suivre chacune de vos phrases affirmatives d'une dubitative, ce qui équivaut le plus souvent à nier ce que vous venez d'affirmer, bref, impossible de se débarrasser du scrupule un peu horripilant de ne rien laisser dans l'ombre. Je disais donc que je ne me soucie pas le moins du monde de l'expression que j'emprunte pour coucher ces lignes sur le papier. Pas le moins du monde est sans doute de trop. Mon goût me porte naturellement vers le style allusif, coloré, passionné, sombre et dédaigneux et j'ai pris aujourd'hui, non sans répugnance, la résolution de laisser de côté toute recherche formelle, de sorte que je me trouve écrire avec un style qui n'est pas le mien ; c'est dire que j'ai écarté tous les charmes dérisoires dont il m'arrive parfois de jouer, tout en sachant bien ce qu'ils valent : ils ne sont les fruits que d'une habileté assez ordinaire. Ajoutez à cela que mon style naturel n'est pas celui du confessionnal, rien d'étonnant s'il ressemble à une foule d'autres, mais je n'ai pas de prétention, vous êtes avertis.

Eh bien, venons aux raisons qui m'ont conduit à m'étaler sordidement. Vous remarquerez en passant le ton un peu persifleur auquel je m'abandonne, en dépit de la résolution que j'ai prise d'être aussi sérieux que sincère, aussi peu provocant que peu aimable, mais si vous faites une expérience analogue, vous découvrirez qu'il n'y a rien de plus difficile, à moins d'être échauffé par quelque conviction, que parler de soi avec gravité en laissant de côté tous les agréables jeux de l'insolence ; vous craindrez le ridicule et, pour consciencieux que soit votre épanchement intime, il y aura toujours une irrépressible ironie qui s'y donnera libre cours. Le lâche cache la vérité sous l'équivoque de l'insolence ou de la plaisanterie : tu me méprises, lecteur, mais tu vois bien que je grossis mes vices ; à toi de faire l'accommodation ; rien ne t'interdit de prendre tout ceci pour les inventions d'un exhibitionniste candide et irréprochable dans ses actes, sinon dans ses

pensées. Venons-en donc à ces raisons. Une vérité, il n'y en a qu'une et je dois dire qu'elle est on ne peut plus comique.

Je présume qu'il est arrivé à la plupart d'entre vous de se trouver saisi au revers de la veste par un de ces bavards qui, avides de faire entendre le son de leur voix, recherchent un compagnon dont la seule fonction consistera à prêter l'oreille sans être pour autant contraint d'ouvrir la bouche ; et encore, il n'est pas sûr que cet importun exige qu'on l'écoute, il suffit qu'on se donne un air intéressé soit en opinant de temps à autre d'un signe de tête ou d'un léger murmure que les romanciers appellent justement approbateur, soit en soutenant vaillamment le regard insistant de ce pauvre diable, malgré l'extrême fatigue que ne manquera pas de produire une telle tension musculaire. Examinons de près cet homme. Qu'il éprouve le besoin de parler et pourtant qu'il n'ait rien à dire, et plus encore, qu'il ne puisse assouvir ce besoin sans la complicité plus ou moins tacite d'un compagnon qu'il choisit, s'il en a la liberté, pour sa discrétion et son endurance, voilà qui mérite réflexion. Cet individu n'a strictement rien à dire et cependant il dit mille choses ; peu lui importe l'assentiment ou la contradiction d'un interlocuteur, et cependant il ne saurait se passer de celui-ci, auquel il a d'ailleurs la sagesse de ne demander qu'une attention toute formelle. Tout se passe comme s'il était atteint d'une affection à laquelle il serait impuissant à apporter un remède ou, pour me servir d'une comparaison familière, comme s'il se trouvait dans le même embarras que l'apprenti sorcier : la machine tourne sans nécessité, impossible d'en contrôler les mouvements désordonnés. Eh bien, j'ose dire, sans préjudice de la défection instantanée et massive de lecteurs à laquelle cet aveu m'expose, que j'appartiens précisément à cette espèce de bavards.

Mais, pour ceux qu'une aussi fâcheuse révélation n'aurait pu faire quitter des yeux ces lignes, je crois nécessaire de remonter plus haut jusqu'aux origines du mal, quoiqu'il me paraisse d'une difficulté presque insurmontable de le décrire et de le rendre sensible à des lecteurs, s'ils n'y ont jamais été sujets.

Et d'abord, le caractère très suggestif du climat et des lieux où se sont déroulées les circonstances à l'occasion desquelles je dus subir cette première crise, que je vais entreprendre de relater, justifierait sans doute une description minutieuse que seul un écrivain soucieux d'émouvoir, rompu à ce genre d'exercice et naturellement riche de dons auxquels je suis loin de

prétendre, serait à même de vous donner. Pour moi, ce serait transgresser le vœu que je me suis formulé de ne pas recourir à des expédients assez bassement littéraires qui me répugnent. (Ne pas prendre trop au sérieux cette dernière phrase : si ces expédients me répugnent, c'est bien que je n'ai pas le pouvoir d'y recourir.)

Ce fut donc vers la fin d'une après-midi de dimanche où j'éprouvai une sensation d'ennui particulièrement déprimante que je me décidai brusquement à quitter ma chambre et à aller piquer une tête à la plage voisine. J'avais envie de plonger, de boire une gorgée de mer, de secouer l'eau salée de ma tête et de nager régulièrement, de me retourner pour faire la planche et de sentir la houle froide me soulever et se creuser et le soleil me brûler le visage. Mais d'abord, monter et descendre, traverser la rivière, la vallée au bois touffu, et puis arriver jusqu'au long plateau et le traverser avec de hautes herbes qui rendent la marche difficile et encore monter et descendre et traverser, m'arrêtant parfois à l'ombre d'un arbre pour souffler, et puis encore monter et descendre et traverser, toujours dans ces bois touffus de ronces dans lesquelles je devais me frayer un passage, voilà ce que je dus faire sous un soleil très chaud avant d'atteindre la falaise de craie qui surplombait la plage. J'avais tellement chaud en montant et descendant ces collines et en traversant ces bois épais que je m'étendis sur la crête de la falaise et je fus heureux d'appuyer mon dos contre le tronc d'un pin isolé qui me couvrait de son ombre fraîche et odorante. Je restai là à rêver longtemps à ma façon, c'est-à-dire tout à fait sans suite, probablement comme le font les chiens quand vous les laissez en paix et qu'ils n'ont envie ni de chasser, ni d'agiter la queue, ni même de somnoler et pour moi comme, je pense, pour les chiens, ce sont des moments d'autant plus délectables qu'ils se présentent rarement. Tout ce que je désirais maintenant, c'était ne pas bouger et attendre que la nuit tombe. Regardant le ciel absolument bleu avec très peu de nuages blancs poussés par le vent et sentant à distance la chaleur du soleil sur le roc blanc, j'étais heureux comme vous l'êtes quand vous avez laissé derrière vous tout un tas de soucis domestiques et que vous êtes enfin en possession de quelque chose que vous aimez qui vous fait vous sentir bien et entièrement seul et étranger à tout ce qui revêt une si grande importance aux yeux des hommes. Oui, c'est cela surtout que je sentais fortement, que j'étais loin des hommes et que les soucis des hommes étaient absolument dépourvus de signification.

Je ne m'étendrais pas si longuement sur l'état d'euphorie où je me complaisais si je n'avais eu lieu de croire, une heure après, qu'il fut le prologue et en quelque sorte la source de la première manifestation de mon mal sous sa forme active. Couché sous le pin, je regardai longtemps le ciel, absorbé dans une contemplation animale, envahi par une paix profonde et convaincu que tout ce qui pourrait m'arriver ce soir-là m'arriverait pour le mieux. Mais quand je m'aperçus que le ciel n'était plus aussi clair, l'air aussi chaud et la rumeur de la mer déjà beaucoup moins proche, la marée devant être la plus basse à la tombée du jour, ma sérénité fit place à une exaltation étrange qui se traduisit par un besoin éperdu de prononcer sur-le-champ un discours dont je ne m'inquiétais nullement de savoir s'il présenterait quelque cohérence et encore moins quel en serait le thème ; j'étais en proie à une telle agitation que je me levai précipitamment. Cependant, je ne prononçai pas ce discours ; mes lèvres demeurèrent obstinément closes et je restai debout silencieusement à attendre que cette soif oratoire s'apaisât d'elle-même. Mais, comme l'attente se prolongeait, mon inconfort devenait plus grand. Pour me faire comprendre, je ne saurais mieux le comparer qu'à celui d'un homme qui, incommodé par un repas trop copieux, fait appel en vain au moyen le plus expéditif de s'en débarrasser. En réalité, cette crise fut de courte durée et à peine eut-elle disparu que je n'y songeai plus ; je recouvrai aussitôt mon calme, mais non pas hélas ! l'exaltation délicieuse qui l'avait précédé. Du reste, lorsque je connus, quelques jours plus tard, une nouvelle crise, je dus me résigner avec un vif déplaisir à la subir sans avoir eu le bonheur de goûter préalablement à cette exaltation que je me suis risqué plus haut à décrire tant bien que mal et que je tenais d'abord pour indissolublement liée par un rapport causal à la souffrance qui l'avait suivie, et je songeai avec amertume que, si elles n'avaient jamais été réunies que fortuitement, l'une eût compensé largement l'autre. Pour en revenir à la nature même de cette crise, il est remarquable que celle-ci se soit manifestée par un étrange besoin de discourir impossible à satisfaire, mais c'est que les mots ne me venaient pas en aide ; bref, j'avais envie de parler et je n'avais absolument rien à dire.

Sans doute, il m'est trop habituel de tenir mes faiblesses pour des maladies insolites sur lesquelles aucun traitement n'a de pouvoir, et dont je dois me contenter de suivre l'évolution avec une curiosité impuissante, pour qu'une sorte d'indifférence désabusée ne me paraisse pas, dans une certaine

mesure, l'attitude la plus raisonnable à observer devant le phénomène qui m'occupe ici. En fait, c'est presque ridicule, cette obstination à me croire gravement atteint quand j'ai le cafard, quand une sombre jalousie me dévore, quand une nouvelle révélation de mon insuffisance me donne l'envie de me fourrer sous terre, ou que l'ambition nie ronge, ou encore la vanité, enfin toutes défaillances auxquelles je suis fréquemment sujet et pour lesquelles je ne dispose malheureusement d'aucun remède, étant affligé d'une totale absence de volonté et ne possédant à aucun moment cette désinvolture, commune à beaucoup d'hommes heureux, qui me paraît de loin la plus enviable des qualités. Quand je suis dans le marasme, je ne prends pas sur moi d'en sortir, j'y reste jusqu'au cou. Il est vrai, comme je l'ai dit en commençant, qu'on m'a souvent plaisanté sur mon caractère taciturne, puis on m'a plaint ; c'est que là aussi j'étais enclin à déceler dans cette incapacité à m'ouvrir tous les symptômes d'une maladie incurable et, ce qui est beaucoup plus significatif, il était impossible à mes amis eux-mêmes, mis en présence de l'angoisse que leur révélaient mes traits pendant qu'ils s'épuisaient à provoquer mes confidences, de ne pas être frappés par l'analogie qui existait entre l'état où ils me voyaient et celui d'un malade qu'une souffrance interne contracte sur lui-même. Mais dans le cas présent, si mon angoisse tenait essentiellement à l'impossibilité où je me trouvais de satisfaire un désir brûlant, elle se distinguait de la précédente par la nature même de ses causes. Devant tels de mes amis, il s'agissait de m'exprimer ; sur la falaise, il ne s'agissait que de bavarder à tort et à travers sans souci de logique et de cohérence. Autre chose était de ne pouvoir communiquer et de renoncer par là même au plaisir d'une amitié pure et sincère, autre chose de souffrir d'une insuffisance apparemment organique dont le plus clair résultat était d'empêcher que ne se manifestât un vice peut-être dangereux et en tout cas stérile, puisque je n'avais pas le sentiment qu'il en pût résulter pour moi la satisfaction vitale que nous cherchons dans le fait de nous confier. Mais enfin, dans les deux cas, il y avait au moins quelque chose de commun : l'angoisse. Et cependant, à la suite de plusieurs épreuves consécutives qui ne différaient pas sensiblement de celle que j'ai décrite et sur lesquelles je ne crois pas utile de m'étendre, il m'arriva de subir une crise beaucoup plus violente, quelque peu spectaculaire et très significative pour les analogies qu'elle présentait avec celles qui nuisaient si fâcheusement aux rapports que j'aurais désiré entretenir avec mes amis.

Pour me garder contre les sourires de ceux qui, sur la foi de mon propre aveu touchant la singularité que j'affecte volontiers, seraient enclins à douter de la véracité de ce récit, je ne puis mieux faire que de recourir à une sobriété parfaite, délaissant ainsi avec une pointe de regret le pouvoir hallucinant de certaines images que j'ai dans la tête et la recherche d'effets *souhaitables*, mais qui, pour leur réputation d'instruments de fabulation, demeurent suspects aux yeux de certains lecteurs sourcilleux sur le chapitre de l'objectivité. Tant pis si c'est reculer pour mieux sauter : j'entends éviter la transposition, les complaisances, les coups de pouce et m'en tenir à une reproduction absolument rigoureuse des faits ; il ne me déplairait pas, à quelque raillerie que ma pédanterie m'expose, d'être tenu pour un esprit grave ou même, si je dois tomber dans un excès, d'une gravité un peu bouffonne. Maintenant, j'invite ceux qui ont envie de rire à le faire ouvertement ; je désire qu'ils sachent que je ne suis que trop disposé à m'associer à leur gaieté. Il me suffit de croire que quelqu'un m'honore de son attention. Qui ? N'importe ! Quelqu'un, fût-ce un lecteur que l'ennui rend un peu distrait.

Je dois dire que jusque-là, ni mes amis ni mes proches ne s'étaient inquiétés de savoir d'où me venaient ces traits tirés, ce teint pâle, ces gestes nerveux et incertains. Peut-être qu'ils ne se souciaient pas de ma santé et dans ce cas c'était parfait. Dieu sait quelle torture c'est, quand vous souffrez d'un mal que vous voulez tenir secret, d'entendre les gens vous faire une remarque sur votre mine et vous demander si vous vous sentez bien ou s'il ne vous est pas arrivé quelque ennui, et vous vous en tirez en plaisantant sur ce sale rhume que vous avez chopé ou sur quelque autre chose d'aussi inoffensif, et vous devez éviter d'avoir l'air de penser : bon, êtes-vous content, en savez-vous assez ? Mais aux vrais amis qui s'inquiètent vraiment, même si vous êtes très fort en fait de mensonge, c'est très difficile de cacher ce que vous avez en réalité, parce qu'ils ne vous croiront jamais, jusqu'à ce que la raison que vous alléguez soit en rapport avec votre mine ou votre attitude et en définitive aussi grave que celle que vous cherchez à dissimuler, mais alors il vous en aurait beaucoup moins coûté de dire tout de suite la vérité. Au fait, avez-vous des amis qui attachent quelque importance à ce qui vous arrive ? Si vous n'en avez pas de tels, je pense qu'après tout vous avez peut-être de la chance. Mais c'est sans motif que je me laisse aller à cette digression, puisqu'on ne m'avait jamais signifié que

j'eusse l'air souffrant, jusqu'au jour où, cédant à l'attirance qu'exerce invinciblement sur moi depuis quelques années une bouteille ou seulement un verre d'alcool, je commis l'imprudence de me saouler publiquement.

La phase critique de ma crise se déroula dans une espèce de dancing où j'avais échoué avec quelques amis qui, pour avoir absorbé déjà pas mal de petits verres, s'étaient mis en tête de s'amuser quelque part, malgré la vive résistance que j'avais opposée à ce projet, ayant toujours détesté tout ce qui ressemble de près ou de loin à la débauche, mais je me rendis compte qu'ils étaient tellement en avance sur moi qu'ils n'avaient plus la force de penser que c'était déraisonnable et à la gravité avec laquelle ils parlaient d'aller faire un tour dans un endroit encore plus mal famé que je n'ose nommer ici, je compris que je devrais vider un certain nombre de verres avant d'atteindre le niveau de leur ébriété et de participer de gaîté de cœur à leurs plaisirs malsains. Ils me plaisantèrent sur ce que je ne me mêlais à la conversation que pour faire entendre des paroles de grand-mère, on préférait encore mon sempiternel silence à ces plaisants discours de morale, j'avais d'ailleurs l'esprit beaucoup trop lucide pour dire quelque chose de sensé. J'encaissai leurs sarcasmes en souriant, mais j'étais vexé. Il me suffisait de regarder un instant autour de moi pour comprendre qu'il était inutile et peut-être dangereux d'insister, je décidai donc de me retrancher dans ce mutisme auquel ils m'invitaient désobligeamment.

Le cabaret où nous pénétrâmes, le visage rougi par un vent d'hiver coupant comme des lames de couteaux, les cheveux couverts de neige et les souliers humides, était envahi par la foule la plus grouillante d'hommes et de femmes dansant ou riant, atablés devant des verres, que j'eusse encore vue. Je dois avouer que j'appréciais beaucoup les rires bruyants, le crissement des souliers sur le parquet, les interpellations de diverses natures, et le plus souvent grossières, que recouvrait avec peine un orchestre dont la musique aigre éclaboussait les murs et aussi la densité des consommateurs qui s'égayaient, dansaient, trinquaient dans une pièce relativement exiguë où l'on n'eût pas cru possible d'introduire un nouveau client : si je ne me sentis pas tout de suite à l'aise dans une atmosphère aussi trouble (c'est un fait qu'on s'attend tellement à ne voir dans un établissement de cette sorte qu'une catégorie d'individus bien définie, que l'intrusion d'individus d'une catégorie différente à laquelle mes amis et moi appartenions visiblement semble insolite et même choquante jusqu'au

moment où, par la vertu de je ne sais quel extraordinaire mimétisme, vous vous apercevez que vous respirez dans ce climat étranger aussi naturellement que s'il n'y en avait pas qui vous fût plus habituel ; à la réflexion, il serait plus exact de dire que, sitôt le seuil franchi, vous percevez pendant un plus ou moins court laps de temps un courant d'hostilité à l'égard de l'intrus que vous êtes encore), du moins j'avais heu de croire que j'y passerais inaperçu et je me réjouissais à l'idée qu'il me serait impossible de parler aux autres, faute d'espérer m'en faire entendre. C'était une bonne chose. Je resterais à l'écart, insoucieux des plaisanteries qu'on ferait sur le fait que je n'ouvrais jamais la bouche ; c'était agréable de penser que je pourrais me livrer en toute quiétude au plaisir de contempler quelque chose de vivant sans être sollicité à y prendre part ; tout ce que je désirais maintenant, c'était tester dans un coin, environné de fumée, de musique et de rires et cependant solitaire, à observer avidement et lucidement un spectacle plein de vie auquel il me plaisait d'être le seul à ne pas participer d'une manière active. Quand j'étais enfant, j'éprouvais une joie singulière et assez énigmatique à circuler avec indolence entre les manèges d'une foire, les mains dans les poches, à observer successivement et avec une avidité aussi inlassable que si j'étais moi-même participant, les ébats turbulents des enfants de mon âge qui poussaient des cris de délicieuse angoisse sur des balançoires – et je tremblais pour eux que celles-ci fassent malencontreusement le tour complet de l'axe auquel elles étaient fixées – ou bien à califourchon sur des chevaux de bois, une main serrant la baguette tendue vers un anneau qu'il s'agissait de décrocher à temps – et ma propre main tremblait dans ma poche, comme si elle-même avait été rendue malhabile par l'épuisement ou la crainte de l'échec. Au plaisir actif qui le plus souvent me paraissait astreignant, illusoire, trop limité ou encore inaccessible, je préférais celui à mon avis incomparablement plus émouvant où me jetait le spectacle d'une joie collective qu'exprimaient diversement les visages sur lesquels j'attachais un regard fasciné. Il s'agissait là proprement de sympathie. D'une sympathie qui me faisait pénétrer le plaisir des autres et me rendait capable de l'éprouver avec une intensité d'autant plus vive, d'autant plus persistante que je le partageais ensemble et tour à tour avec un grand nombre d'enfants, d'autant plus profonde qu'échappant en quelque sorte à l'étourdissement causé par des sollicitations extérieures un peu trop brutales, il m'était

permis de le savourer à l'écart en toute lucidité et de le gouverner au lieu de m'y soumettre. Encore aujourd'hui, il m'est difficile d'échapper à la tentation de saisir la première occasion qui s'offre de me rendre sur le théâtre d'une manifestation populaire où j'ai des chances d'être à même d'observer sur les visages tous les signes caractéristiques de la passion dont il m'est d'ailleurs indifférent d'apprendre qu'elle est alimentée par une sotte admiration ou des rancœurs injustifiées, mais la seule crainte d'être entraîné moi-même par un flot débordant de colère ou d'enthousiasme, et précisément en vertu de ma faculté de sympathie et malgré le sang-froid que je me suis juré de conserver, me retient quelquefois d'y céder. Telle est ma curiosité que je m'enfourne volontiers dans un cinéma avec l'espoir généralement déçu de contempler en gros plan un visage pleinement expressif.

S'il ressort clairement de tout ceci que je me range dans la catégorie de ces bien tristes gens qu'on appelle voyeurs, libre au lecteur de s'en indigner, mais qui l'assure que je ne me laisse pas emporter par mon imagination ? Prouvez-moi que je dis la vérité. Comment dites-vous ? Ce mensonge ne serait pas bénéfique ? Et si je mens pour le plaisir de mentir et s'il me plaît à moi d'écrire ceci plutôt que cela, mettons : un mensonge plutôt qu'une vérité, c'est-à-dire très exactement ce qui me passe par la tête, et si je ne demande pas mieux que d'être jugé sur un faux aveu, enfin supposez qu'il me soit infiniment agréable de compromettre ma réputation ? Mais je vous vois venir : trop facile d'atténuer le fâcheux effet d'un aveu en nous donnant à entendre qu'il pourrait être mis en doute. Bon. Je vous laisse le dernier mot. Mais pour commencer, j'ai pris soin de dissiper toute équivoque en précisant que mon unique souci était de me persuader que j'avais un lecteur. Un. Et un lecteur, j'insiste, ça veut dire quelqu'un qui lit, non pas nécessairement qui juge. Au reste, je n'interdis pas qu'on me juge, mais si le lecteur brûle d'impatience, s'il se dessèche d'ennui, je le prie de n'en rien laisser paraître, je tiens à lui signifier une fois pour toutes que je n'ai que faire de ses bâillements, de ses soupirs, de ses vociférations à voix basse, de ses coups de talon sur le parquet, est-ce ma faute si j'ai un faible pour les gens polis ? Et notez que je ne vous demande pas de me lire *vraiment*, mais de m'entretenir dans cette illusion que je suis lu : vous saisissez la nuance ? — Alors, vous parlez pour mentir ? — Non, monsieur, pour parler, rien de plus, et vous-même faites-vous autre chose du matin au

soir et pas seulement à votre chat ? Et un écrivain écrit-il pour une autre raison que celle qu'il a envie d'écrire ? Mais suffit. Que mon lecteur me pardonne si je n'aime pas qu'on me bourdonne aux oreilles quand je parle.

Bien qu'il me parût nécessaire pour entretenir l'état agréable où je me trouvais de conserver intacte toute ma lucidité, j'avais une connaissance assez éprouvée de ma faiblesse pour prévoir avec certitude qu'aucune considération de ce genre ne me retiendrait de céder à la tentation absurde et immédiate de vider ce verre qui brillait devant moi ; et je crois même que c'est la certitude d'une chute prochaine qui m'entraînait à en avancer l'échéance. Je bus quatre verres consécutifs, c'était bien agréable aussi. La meilleure justification à ma faiblesse me semblait résider dans le fait que ma sensibilité, au lieu de se brouiller, devenait à la fois plus nette et plus réceptive, et je me sentais plein de sympathie, une sympathie formidable, pour tous ces gens agités. Qu'ils avaient raison de rire, de danser, de boire, de se préparer par des mots et des gestes à faire l'amour ! Quel passe-temps utile ! Dans le spectacle de ces gens emplis d'espoir ou de désespoir qui s'aiment ou cherchent l'amour, dans ce bruit de rafale, dans cette odeur chaude et confinée, consiste tout le secret de la vie, me disais-je en soulevant mon verre. Vivre c'est sentir, et boire, danser et rire c'est sentir, donc boire, danser et rire c'est cela vivre et sur ce plaisant syllogisme je vidais mon verre. C'était merveilleux de voir danser des gens saouls et c'était merveilleux d'être soi-même un peu saoul. Mais c'est que j'étais complètement saoul. Assis derrière une petite table de zinc dans un coin bruyant, j'écoutais la conversation en train autour de moi et, à travers la fumée bleue des cigarettes, je regardais tour à tour les couples qui défilaient devant moi, essayant de saisir au passage un bout de conversation, mais c'était superflu : l'allure et la physionomie m'en disaient plus long que les paroles ; si une femme était l'objet de mon examen, je m'accordais tout juste le droit d'estimer d'un regard le charme de la taille avant de passer au visage que j'interrogeais passionnément et sur lequel je pouvais'en général déchiffrer sans effort les déchaînements d'une ardeur causée par la danse, l'atmosphère régnante ou l'espoir d'une conquête et qui me frappait moi-même d'extase et de vertige, car de même que le reflet fulgurant du soleil sur une surface parfaitement blanche affecte bien plus cruellement le regard que la perception du soleil lui-même, le spectacle du plaisir d'autrui doit, je crois, son pouvoir contagieux et sa valeur émotive au fait que ce plaisir, par

l'éclat dont il revêt la chair d'un visage, entre dans le domaine absolument convaincant pour nous de l'expérience sensible. Mais lorsque mon regard, sur ces entrefaites, rencontra celui d'une femme très belle qui dansait au bras d'un individu d'une taille ridiculement courte, au nez busqué et aux cheveux rouges qui montaient en deux vagues inégales de chaque côté d'une raie impeccable coupée en son milieu par la visière d'une casquette collée presque sur la nuque, j'eus aussitôt le sentiment réconfortant qu'il y avait encore quelqu'un dans cette salle qui, sous un masque impassible, se nourrissait secrètement du plaisir des autres avec une avidité non moins fiévreuse et non moins ordonnée que la mienne. Si d'emblée je ne parvins pas à détacher mon regard de celui de cette femme qui ne paraissait d'ailleurs pas autrement gênée de l'intérêt que, mon ivresse aidant, je lui marquais avec une insistance peut-être incorrecte, c'est que ses yeux, son visage et l'ensemble de ses manières tranchaient curieusement sur ceux des autres femmes aux rires provocants qui lançaient des œillades engageantes par-dessus l'épaule de leur danseur aux quelques hommes assis ou exhibaient négligemment des cuisses nues sans se lasser d'interpeller les uns et les autres avec une liberté de langage qu'autorisaient seuls la nature spéciale de l'endroit et les goûts vulgaires de la clientèle. Je n'éprouve aucune honte à reconnaître qu'après tant de consommations j'étais de moins en moins apte à distinguer cette femme de ses voisines et qu'en tout cas il n'y avait peut-être rien en elle qui pût me faire naïvement supposer qu'elle goûtait le même plaisir que le mien ; rien peut-être sur son beau visage qui décelât un plaisir plus raffiné que celui des autres. Mais je me plaisais à donner à sa réserve qui différait d'une manière si frappante de l'exubérance ambiante une interprétation qui pouvait très bien ne pas être la bonne. Cependant, cette impression très probablement illusoire que mon plaisir était en tous points semblable à celui auquel j'imaginai qu'elle se livrait secrètement ne provenait pas seulement de cette réserve insolite ; il y avait aussi, pendu à elle, ce petit bonhomme roux qui levait vers son visage presque inanimé des yeux ardents et, au milieu d'un débordement de soupirs, ne cessait d'exprimer des sentiments dont elle ne paraissait nullement tenir compte. Était-ce parce que lui parlait tant et plus et qu'elle ne desserrait pas les lèvres, et qu'il la dévisageait avec insistance tandis qu'elle promenait son regard partout ailleurs au-dessus de lui avec un intérêt exclusif qui eût suffi à décourager quelqu'un d'un peu moins épris,

elle me semblait bien plus occupée par le plaisir des autres que par celui auquel on l'invitait avec tant de chaleur et de patience vaines.

Mais à quoi bon ces frais d'exposition, voilà bien des détours pour en venir enfin à écrire cette simple phrase : j'avais envie de danser avec elle. Et comment me retenir d'avouer que ce désir n'avait au fond pour seuls sujets que la gravité d'un visage et plus encore l'attrait tout physique qu'exerçait sur moi tin corps admirablement bien balancé, et non pas du tout, comme je m'évertue sans raison à le faire croire, la stupeur émerveillée où me plongeait l'analogie vraisemblablement créée de toutes pièces par mon imagination d'ivrogne entre nos deux recettes du plaisir ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas après coup que j'ai trompeusement substitué au désir que j'avais de tenir cette femme dans mes bras, l'enchantement que j'aurais trouvé à découvrir quelqu'un dans cette salle qui différât des autres par la façon dont elle savait comme moi tirer du plaisir tout le maximum d'effets ? Mais après tout, que vous importe ? L'ai-je désirée physiquement, a-t-elle seulement excité ma curiosité par son air sérieux ? Quelqu'un tient-il à connaître très exactement les raisons qui m'ont fait me lever et l'inviter à la prochaine danse ? Je me demande bien où les hommes ont pris ce goût surprenant pour la vérité dont le plus souvent ils n'ont que faire, pourquoi les aveux d'un homme sincère, pourquoi la lecture d'un rapport dont la clarté et la concision leur sont, disent-ils, les meilleurs garants de l'authenticité des faits exposés, les laissent tout béats d'admiration. Nous ne sommes pas ici, Dieu merci, pour courir après une vérité qui se dérobe sans cesse, ce serait un exercice aussi énervant pour notre esprit que, par exemple, pour notre main de s'appliquer à faire passer un gros fil de coton par le chas d'une aiguille. Cependant, je dois admettre et je n'ai d'ailleurs aucune envie de dissimuler, que ni l'intérêt passionné que je portais à son air énigmatique (d'où je me gardais bien de tirer des conclusions hâtives) ni la disposition un peu particulière et purement circonstancielle où je me trouvais alors ne suffiraient à expliquer le désir que j'éprouvai soudain de tenir cette femme dans mes bras au moins pendant le temps d'une danse, mais, est-il besoin de le redire, je pensais simplement que ce serait une bonne chose de presser ce corps contre ma poitrine et de voir ces yeux gris se fixer sur les miens et d'entendre tout près de mon oreille murmurer une voix dont le timbre devait être si saisissant. Aucune importance d'ailleurs pour la suite des événements et croyez bien que si j'analyse, si je construis

des hypothèses, si je tempore, c'est moins par scrupule de ne rien laisser perdre de ce qui me vient en vrac à l'esprit que parce qu'il me plaît de me livrer à un petit jeu aussi frivole qu'inoffensif auquel je ne me targue nullement d'être passé maître : celui qui consiste en premier lieu à tenir l'interlocuteur en haleine, puis, par le simulacre d'un tic assez déplorable, à l'égarer avec ce qui aurait pu être, ce qui a peut-être été, ce qui n'a sûrement pas été, ce qu'il aurait été bon qu'il fût et ce qu'il aurait été fâcheux qu'il ne fût pas et ce qu'on a négligé de dire et ce qu'on a dit qui n'a pas été et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin à bout de patience, s'écriant : « Au fait, au fait ! », on vous assure, par ce furieux rappel à l'ordre, que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps. Dès que la musique cessa, je me levai et, à la grande surprise de mes amis qui m'avaient jusqu'à présent complètement négligé, j'allai droit sur la jeune femme que j'invitai à danser. Elle n'eut pas le temps d'acquiescer, le rouquin intervint en déclarant sur un ton insolent et péremptoire que la prochaine danse aussi était pour lui. Mais je ne tins pas compte de sa revendication et, saisissant vivement la jeune femme par la taille, je l'entraînai vers le milieu de la salle où nous commençâmes à danser. Il nous suivit, se frayant un passage entre les danseurs, il n'était nullement disposé à lâcher le morceau, et il me somma en termes désobligeants de lui rendre ce qui ne m'appartenait pas. Je lui demandai poliment si elle lui appartenait personnellement. Non ? Dans ce cas, je lui conseillai de se mêler de ses affaires et j'ajoutai que je devais l'avertir que j'étais un peu ivre, pas absolument ivre, mais juste assez pour perdre mon sang-froid. Au comble de la rage, il protesta de plus belle, les yeux avides et bouleversés fixés sur la fille dont le regard indifférent se perdait vers l'autre côté de la salle, sa voix rauque rendue furibonde par l'énormité du préjudice que je lui causais. Je lui dis de la boucler et je le priai de cesser cette mauvaise comédie : il devait prendre la chose avec plus de sérénité, chacun son tour, est-ce que ça lui serait égal de danser avec cette fille grasse et triste qui attendait là-bas dans son coin une invitation charitable ? Ces derniers mots redoublèrent sa fureur. La face blême, les mains à mi-corps, l'image même de l'amant bafoué, il se préparait visiblement à nous séparer avec ses poings et je me tenais prêt moi-même à parer aux premiers coups et à lui rendre au centuple ceux qu'il réussirait à me donner. C'est alors que la jeune femme, quittant son air distant, le dévisagea avec des yeux sombres, froids et hautains, et lui

débita en espagnol une bordée de paroles apparemment très cinglantes qui parurent le sidérer et, à la façon déconfite et soumise avec laquelle il baissa les yeux, je compris que c'était un homme déjà prêt à abandonner le combat. Il resta là un moment, ne sachant que faire de ses mains, et son visage ne reflétait déjà plus qu'une colère de pure forme. Il se contenta de nous regarder tous deux à tour de rôle, la bouche ouverte ; puis il recula de quelques pas pour éviter deux couples entre lesquels il risquait de se voir cerné et il se rapprocha de nous quand nous fûmes au bord de la piste pour bégayer qu'après tout elle était libre de se donner en spectacle avec le premier gamin venu. « Très bien, merci, dis-je sur un ton sarcastique, merci beaucoup ! » Il haussa les épaules, nous tourna le dos et alla s'effondrer devant une table au bord de la piste, avec l'air avachi et légèrement penaud d'un homme éconduit. Quelque temps plus tard, je pus constater qu'il était toujours affalé sur sa chaise, devant une bouteille déjà aux trois quarts vide, les mains ceignant comme une couronne son crâne flamboyant sous l'éclat d'une lampe électrique, les yeux à demi clos entre ses paupières luisantes, le visage à la fois attentif et déformé par une colère latente. Je ne peux affirmer qu'il nous surveillait, mais certainement il avait l'œil sur nous. Il n'avait pour ainsi dire pas cessé de nous épier, rongé sans doute par une honte atroce et nourrissant, sous des dehors paisibles, des sentiments d'instant en instant plus manifestement hostiles pour ce rival qui le frustrait de son unique plaisir et le mettait dans une situation humiliante par rapport à la femme qu'il aimait.

Je déteste, cela va sans dire, cette sorte d'altercation, mais je lui trouve quelques excuses en la circonstance : l'étrange fascination qu'exerçait sur moi cette femme, la force absolument inaccoutumée de mon désir, jusqu'à l'état de demi-ivresse dans lequel je me trouvais après l'absorption de huit verres d'alcool, tout ceci accru de l'exaltation inouïe qui, pendant tout le temps où je la serrais contre moi, réussit à me délivrer de l'angoisse oh me tient à peu près constamment le sentiment d'un isolement irrémédiable.

Une fois la fille tout contre moi et son amant écarté de ma route, il ne me restait plus qu'à me plonger dans mon plaisir comme dans une marée de caresses. Plaisir tellement impétueux et bouleversant que j'en oubliais l'envie que j'avais eue d'entendre sa voix. Les yeux dans les yeux, nous dansâmes sans dire un mot. Si ses narines tremblaient, si son regard brillait d'une flamme très noire, si je sentais sous ma main son corps tressaillir

longuement, comme sous l'empire d'une exquise torture, en revanche je voyais sur ses lèvres un sourire ambigu qui me faisait pourtant moins l'effet d'une trahison que d'une troublante complicité rendue encore plus évidente par le silence que nous observions au milieu du vacarme environnant. Fut-elle mise en garde par ce qu'il pouvait y avoir de louche ou de légèrement dissonant dans mon allure, de titubant dans ma démarche, de débraillé dans ma tenue, cherchait-elle à m'avertir par un léger signe d'ironie qu'elle n'était pas complètement dupe des déclarations que je pourrais être amené à lui faire et dont elle devrait mettre une bonne part sur le compte de mon ivresse, toujours est-il qu'eu proie à un vertige merveilleux qui m'interdisait de penser qu'il pût y avoir disparité dans nos sentiments mutuels et qui me douait illusoirement d'une sorte d'invulnérabilité, je ne m'inquiétais pas de savoir ce qu'elle pensait de moi, et cette insouciance-là vaut d'être notée quand on saura qu'aucune préoccupation ne m'agite plus que celle de dépister, à force de discernement, de perspicacité et de ruse, l'image que se fait de moi la personne que j'aime ou du moins à l'estime de laquelle je tiens. Je ne suis pas de ceux que l'opinion d'une jolie femme laisse indifférents. Le travail qui consiste à organiser mentalement, à regrouper ou à mettre bout à bout les diverses appréciations, recueillies sur le vif ou indirectement rapportées, de telle personne sur mon compte, pour en venir ensuite à recomposer une image assez vraisemblable qui, flatteuse ou défavorable, ne correspond jamais tout à fait à la réalité permanente de ce que je suis, se reproduit à chaque nouveau contact et constitue pour moi la plus torturante des épreuves. L'esprit naturellement lucide que j'y apporte ne m'incline jamais à tricher en éludant ce qui pourrait m'être trop désagréable ; même s'il m'arrive de ne pas savoir réduire tel facteur avantageux à de plus justes proportions, je ne suis pas dupe, ayant un mépris foncier pour toute supercherie avec soi-même. Mais mon trouble et ma gaucherie n'en sont que plus vifs. Il en résulte aussi que la déception que m'inflige le plus souvent la difformité de mon image (à laquelle, il faut bien l'avouer, mon pessimisme naturel a imprimé discrètement sa marque), tout en entretenant l'équivoque, me confirme dans l'idée que la seule part de moi-même que je considère comme vraiment importante demeurant toujours cachée aux regards des êtres que je chéris le plus, tandis que tout ce que je peux montrer d'autre est sans importance, je ne serai jamais compris, *compris* se confondant pour moi avec *aimé*, et c'est là une cruelle

constatation dont il m'arrive quelquefois de rire pour ce qu'elle a d'évidemment puéril. Mais ce jour-là, j'étais décidément très différent de moi-même. Entièrement absorbé par ce plaisir grisant où d'ailleurs contre toute attente je commençais à perdre pied, il ne me venait pas à l'idée d'interpréter ce sourire, d'en faire le tour, ni de tenter d'en extraire, à l'exclusion de tout le reste, ce qui pourrait servir à la fabrication ultérieure d'une image plus ou moins conforme à la réalité et c'était bien mieux ainsi. En d'autres circonstances, l'importance excessive que j'aurais attachée à l'opinion qu'on allait se faire de moi et la gêne qu'elle m'aurait causée eussent été telles qu'il ne me serait resté aucune chance de me délivrer momentanément de ce qui intérieurement me ronge, ma jouissance ayant été de ce fait très amoindrie, sinon tout à fait empoisonnée. Or, il me suffisait de sentir cette femme près de moi pour que tout devînt simple et clair ; nulle anxiété, nulle inconfiance, nul lugubre pressentiment d'un échec probable ; j'étais là au cœur d'une béatitude parfaite qui doit être celle qu'éprouvent, au sommet de leur crise, une certaine sorte de fous ; en tout cas, je la crois à peu près inexprimable. Je regardais ce visage et jamais je n'en avais vu d'aussi splendide, d'aussi ardent et d'aussi froid en même temps (je pense que quelques-unes de ces antinomies toutes extérieures, très frappantes chez cette femme, étaient pour beaucoup dans l'emprise qu'elle exerçait sur moi), d'aussi proche de moi – au point que j'identifiais ma joie avec celle qu'il me semblait exprimer – et pourtant encore assez distant pour qu'il m'imposât le respect et suscitât une curiosité à laquelle se mêlait un désir d'autant plus brûlant que son objet revêtait une apparence d'inaccessibilité.

Quand la musique cessa de nouveau, je lui demandai si elle me laissait lui offrir un verre ; elle accepta en souriant, mais, dès que nous fûmes assis, son ami s'approcha d'elle et l'invita à danser ; elle fit un geste négatif de la tête sans le regarder ; il éclata alors en imprécations, puis il fit valoir ses arguments en espagnol avec une ardeur désespérée ; elle n'y prêta aucune attention et garda le silence, avec toujours ce même sourire aigu sur les lèvres. Comprenant qu'il était inutile d'essayer de la fléchir et furieux de se sentir volé, il se tourna de mon côté et marcha vers moi en balançant ses poings avec l'air mauvais ; instinctivement je reculai en faisant glisser ma chaise sur le parquet et je me mis en garde un peu prématurément, avec une gaucherie probablement très comique. Mais, craignant sans doute qu'il me

fût un mauvais parti, la jeune femme s'interposa en l'engageant d'une voix tranquille, lente et ferme, à regagner sa table où elle le rejoindrait dans un instant ; c'est là du moins ce que je crus comprendre. Cette injonction n'éveilla tout d'abord en lui qu'une étrange gesticulation muette accompagnée de sons étranglés. Sa bouche était entr'ouverte, il avait des lèvres épaisses qui semblaient enflées ; ses yeux rouges, brillant de ressentiment et de colère, essayaient de sonder jusqu'au fond les calmes yeux noirs de la jeune femme qui observait le visage amer et dérouté de sa victime avec une expression curieuse de l'effet de son pouvoir, mais sans parvenir toutefois à réprimer une sorte d'impatience que trahissait le tapotement nerveux de ses doigts sur le bord de la table. Quant à moi, je restais assis silencieusement à contempler ce spectacle atroce avec une remarquable inconscience de ce qu'une telle situation comportait d'humiliant pour moi, admettant avec une légèreté qui me semble aujourd'hui stupéfiante que mon adversaire fût évincé par un procédé féminin aussi déloyal, sans préjudice de la haine qu'il ne pourrait manquer de me vouer et dont j'aurais d'ici peu à supporter les conséquences. C'est que je ne pouvais m'empêcher de jouir intensément de la double scène que m'offraient d'une part le visage douloureux et perplexe de l'homme maté qui, secrètement furieux de l'incapacité où le reléguait sa passion dévorante, ne réussissait pas tout à fait à cacher une sorte de rage froide (et il m'importait peu qu'elle me fût destinée), d'autre part le sourire mystérieux, les yeux désarmants, le port de tête dominant et hautain de cette femme qui savait tenir à distance l'amant transi lorsqu'elle désirait se faire courtiser par d'autres. Je me prenais à tort pour un spectateur quand il était bien clair que j'étais un des acteurs, le moins intéressant des trois en raison de l'attitude lâche et passive où je me cantonnais. Cependant, si ardemment que j'aspire à la sincérité, je ne veux pas, pour la mettre en vedette, céder à une partialité dont ma réputation ferait les frais ; je crois donc pouvoir affirmer que je ne me complaisais pas dans cette inertie par insensibilité, forfanterie, scepticisme, ni même par crainte d'attirer sur moi une colère menaçante. En réalité, rien n'était plus authentique que le sentiment de calme, de détente, d'euphorie où je m'abandonnais et qu'éprouvait seulement une curiosité somme toute assez légitime. De plus, pour médiocre que me semble aujourd'hui cette excuse (mais aux yeux de qui me tient-il à cœur de me justifier ? Vous avez remarqué déjà le *si ardemment que j'aspire à la*

sincérité), je crois juste d'ajouter que j'étais dans un état d'hypersensibilité due à un excès de boisson qui explique en partie l'étrangeté de ma conduite. Je ne me rendais pas pleinement compte, je crois. Je faisais de mon mieux pour paraître tout à fait confortable et vraisemblablement je n'aurais jamais supporté de voir ce type souffrir devant moi et à cause de moi si, auparavant, je n'avais bu à longs traits plusieurs verres de brandy-soda. Je trouvais que ce que j'avais devant les yeux était très intéressant. Pourquoi le rouquin restait-il debout avec l'air d'un enfant qui va pleurer ? Pourquoi continuait-il à tout encaisser ? A sa place, j'aurais défoncé la figure du sale maquereau que j'étais, mais j'oubliais que j'étais précisément ce sale maquereau. Je me sentais très loin de ce que je contemplais avec une curiosité si avide, et entièrement irresponsable, aussi irresponsable qu'un honnête spectateur dans une salle de théâtre peut l'être de la sanglante tragédie qui se joue à dix pas de lui. Tout ce que je voulais pour le moment c'était savourer dans mon fauteuil, en toute tranquillité, le côté passionné, cruel et saoul de la situation. Naturellement, pas question d'intervenir.

Mais, bercé par mon agréable euphorie, je ne me doutais pas que j'allais devenir l'acteur principal, autant dire le seul, de la scène suivante que je me suis engagé plus haut à vous décrire avec la sécheresse et la rigueur qui président aux observations médicales, à supposer que je ne me laisse pas entraîner par l'émotion que pourrait bien me causer le souvenir d'une émotion ancienne. (J'ouvre ici une parenthèse pour préciser que c'est à dessein que je me suis étendu non pas tellement sur les faits, après tout épisodiques, qui l'ont précédée que sur les états successifs par lesquels j'ai dû passer à l'occasion de ces mêmes faits. En m'y consacrant avec une application si minutieuse je ne me suis proposé que d'aider à l'intelligibilité de ce qui va suivre. Je tiens à ajouter que j'ai peu de goût pour la reconstitution des souvenirs. Ni vous ni moi ne valons d'être pris si à cœur, ni tellement à la lettre. Est-ce que vous ne trouvez pas cela inconvenant : j'ai embrassé une telle, j'ai été content, elle m'a trompé, j'ai été triste, un type m'a menacé, j'ai eu peur, et ainsi de suite ? Laissez-moi vous dire que c'est tout simplement sordide et fastidieux. Je sais bien, nous avons une langue, nous avons inventé la plume à écrire, et elles ne demandent l'une et l'autre qu'à servir. Mais que diable avons-nous besoin d'une langue et d'une plume ? Et, en tout cas, d'où nous vient ce besoin pervers de faire tourner la première inconsidérément devant les auditeurs bouche bée ou

paupières closes, de faire grincer la seconde en vue le plus souvent de remédier à l'insuffisance de notre vie ? Lesquels d'entre nous ont encore la pudeur de se livrer à ce fâcheux exercice seuls devant eux-mêmes ? Les maniaques, les vieux garçons, les fous. Et notez que moi-même, je ne nie pas avoir sollicité une audience, restreinte, très restreinte, il est vrai. Mais enfin une audience. Eh bien, soit : parlons, écrivons, n'hésitons pas, puisque nous ne saurions échapper au mal commun.)

Le petit homme roux, dont le visage était devenu d'une pâleur jaunâtre, hésita quelque temps sur la décision qu'il devait prendre. Il attendait debout, les mains à mi-corps, prêt à se lancer à l'assaut, avec un certain air de jouissance, comme s'il eût savouré à la fois le traitement infligé par la jeune femme aux ordres de qui il était clair qu'il se soumettrait avec délice, et sa propre colère qui témoignait publiquement de son amour. Je sentis mon sang se figer quand je vis ses genoux qui tremblaient sous le pantalon gris clair qui lui flottait amplement sur les pieds. Jusqu'alors, j'avais évité de le regarder en face, mais maintenant, pour tromper ma peur, j'essayais de le dévisager froidement avec un regard tranquille et je prenais des poses dégagées, tout en me mordant la langue très fort pour empêcher mes lèvres de trembler. Aussi fut-ce avec un soulagement indicible que je le vis soudain tourner les talons et, la tête enfoncée entre ses deux maigres épaules tombantes, regagner en trébuchant sa petite table, dans un coin de la salle, d'où il pourrait nous surveiller du coin de l'œil.

L'incident clos, je me retrouvais seul en face de cette femme et le silence tomba entre nous. Pendant que nous dansions, je m'étais déjà représenté vaguement la difficulté que j'éprouverais tôt ou tard à l'entretenir dans sa langue, mais je m'en inquiétais d'autant moins qu'un échange de paroles banales me paraissait plutôt de nature à troubler notre exaltation et je me félicitais du mutisme auquel m'obligeaient non pas tant mon incapacité habituelle de trouver à dire à un interlocuteur encore inconnu quelque chose qui puisse être le support d'une conversation que ma méconnaissance de l'espagnol probablement égale à celle qu'elle avait de ma langue. A vrai dire, dans l'état d'ébriété très avancée où je me trouvais, je n'éprouvais qu'une gêne toute passagère et je me surprénais déjà à lui confier mentalement des choses sur moi qu'il ne me serait jamais venu à l'idée, en temps normal, de révéler à mon ami le plus intime, à plus forte raison à une personne que je ne connaissais pour ainsi dire pas, même si,

ressentant pour elle un très vif désir et cherchant à la courtiser, je m'étais mis, faute d'un autre sujet, à lui parler de moi-même.

A ce point de mon récit, je conçois toute la difficulté qu'il y a à retracer un événement de ma vie particulièrement obscur et confus, dont, si je veux être véridique, je devrai à la fois respecter l'incohérence et conserver les proportions, tout en m'efforçant d'éviter de lui donner dans un but tendancieux un sens qu'il n'a pas eu ou de le traiter avec un sang-froid exagéré qui le déchargerait après coup de la valeur émotive dont il était pourvu. L'angle insolite sous lequel se présentent les faits que j'entreprends de relater justifierait un mode de narration que je persiste pourtant à juger peu honnête : quelque brume, une incohérence étudiée, envoûtante par l'impression qu'elle donnerait d'un ordre inversé, une sorte de magie obtenue à l'aide de combinaisons éprouvées venant à point nommé et peu importerait lesquelles, pourvu que l'effet de vraisemblance fût atteint, le foisonnement compliqué de tous les artifices qui imposent à l'esprit du lecteur comme l'idée d'un moment à la fois essentiel et très intense et qui le frapperaient avec assez de violence pour rendre inutile toute explication dans un langage logique et discursif ; bref, beaucoup plus d'art et beaucoup moins d'honnêteté. Eh bien, non ! J'ai dit en commençant que je m'interdisais l'usage de tels procédés, sans doute efficaces par cette sorte de mirage trompeur où ils noient les faits auxquels ils restituent ce que ceux-ci pouvaient avoir à l'origine d'imprécis et de chaotique, mais auxquels en tout cas, et c'est sur ce point que j'attire l'attention du lecteur, ils font subir de telles déformations qu'on ne saurait plus songer à en donner une interprétation concluante, et ce serait naturellement sortir de mon objet qui est à la fois plus hautain et plus modeste. Plus hautain parce que je méprise ceux qui, sous couleur d'exciter la sensibilité, se vautrent dans la confusion et l'arbitraire comme des canards dans l'eau et si j'observe non sans amertume que le mensonge est toléré, bien mieux, approuvé et loué par chacun, j'entends quant à moi user de rigueur contre tout ce qui n'est pas absolument pur et lucide, du moins aujourd'hui où c'est ma fantaisie, car enfin je ne m'en fais nullement une règle d'hygiène ou un devoir. Plus modeste, parce qu'il y a un art du mensonge auquel les plus menteurs ne peuvent prétendre. L'effet théâtral n'est pas mon affaire, mieux vaut m'en tenir à décrire loyalement, comme je me propose de le faire ici, les phases successives de ma crise avec la seule préoccupation de révéler dans ses

grands traits ce qui m'est apparu de son évolution. Tant pis pour qui trouvera la chose peu plaisante.

Mais, au préalable, il me paraît nécessaire de vous donner une idée sommaire du décor, des dispositions des gens à mon égard, de tous les éléments secondaires qui ont pu concourir de quelque façon à la naissance d'une crise qui ne se distingue pas seulement des précédentes par sa durée, son intensité et sa plénitude, mais aussi par la façon imprévue dont elle s'est transformée en une détresse aussi vertigineuse que l'avait été initialement le plaisir que je m'efforçais tout à l'heure de définir et à laquelle devait se substituer plus tard, sous l'effet d'un choc physique très violent, une voluptueuse hébétude qui pourrait figurer, si l'on veut, le terme de la courbe.

Le décor, c'était, à peu de chose près, celui de tous les bars maritimes où vous pouvez pénétrer à condition de n'avoir l'air ni trop sot, ni trop riche, ni trop intimidé, ni trop fendant, où il y a de belles filles qui dansent avec les clients et de moins belles qui vous font les yeux en coulisse et parfois vous versent des boissons destinées à vous égayer et à témoigner aux yeux de la patronne, par la pile de soucoupes entassées devant vous, que vous n'êtes pas venu là seulement pour vous asseoir et ne rien faire, où il y a par exemple un orchestre modestement composé de trois musiciens très dignes, mais un tantinet ivres, munis chacun d'un instrument différent, le premier d'un saxophone, le second d'un accordéon, le troisième d'un piano droit sur lequel il tapote à ses moments perdus, quand il est las de contempler par-dessus sa partition le visage et les jambes des femmes qui lui plaisent, où il survient toujours à quelque moment une bande de matelots à moitié ivres qui, tout de suite, accaparent l'attention générale par l'outrance de leurs propos et de leurs gestes, et il arrive que l'un d'entre eux, particulièrement vigoureux et exalté, s'en prenne à un petit godelureau qui ne veut pas lâcher une belle fille et proteste d'une voix rageuse ou larmoyante, selon la nature de sa saoulerie, jusqu'à ce qu'il reçoive une chaude correction et soit jeté dehors à l'approbation craintive des tenanciers, non sans avoir été préalablement délesté de son portefeuille, et, quand vous sortez de là, il peut arriver que vos poches aussi soient vides, mais généralement ce n'est que le lendemain après-midi, quand vous vous réveillez avec une couronne de fer sur la tête et une conscience redevenue claire, que vous vous rendez compte qu'après tout, votre partie nocturne, ce

que vous vous refusez maintenant à appeler une partie de plaisir, n'a pas été précisément pour rien. Si je ne renonce pas tout à fait à évoquer une telle atmosphère, en dépit du romantisme un peu facile auquel elle donne lieu inévitablement et bien que je demeure constamment attentif à surmonter toute préoccupation de pittoresque, c'est que j'estime qu'elle a joué un rôle et que je ne pourrais sans arbitraire la passer sous silence.

Les dispositions des gens à mon égard s'étaient sensiblement modifiées depuis l'intervention du petit rouquin ; ce n'est pas qu'elle eût été plus remarquable que la plupart de celles qu'on voyait quotidiennement dans cet établissement ; elle n'avait pas eu de suite et n'avait revêtu à aucun moment ce caractère de violence habituel à ce genre d'altercation, mais c'est précisément ce qui l'avait rendue plus frappante aux yeux de clients qui, connaissant de longue date le tempérament agressif de l'homme, toujours prêt à faire usage de ses poings quand il se jugeait offensé par les assiduités d'un individu auprès de son amie, n'en revenaient pas de le voir lâcher prise devant un inconnu de piètre apparence, dont la combativité, à en juger par l'absence complète de ses réactions, paraissait des plus médiocres. Mais peut-être aussi pensaient-ils que mon rival, croyant que je cachais sous des dehors calmes et insoucians un monde de ruses inconnues de lui, en avait été si vivement impressionné qu'il avait jugé prudent de battre en retraite ; du moins était-ce là ce que je me plaisais à imaginer et, pour m'en convaincre, je jetai un coup d'œil circulaire dans la salle : la plupart des danseurs l'observaient avec curiosité, les hommes ouvertement, les femmes à la dérobée, et l'ensemble avec lequel les deux éléments d'un même couple reportaient leur regard sur moi, tout en conversant, me renforçait dans l'idée que j'étais l'objet de leur entretien et, naturellement, je ne doutais pas que celui-ci me fût favorable. Quoi qu'il en soit, il y avait ceci de bien clair : tandis qu'en pénétrant dans ce dancing, je n'étais qu'un personnage obscur et négligeable, je jouissais maintenant d'une certaine considération de la part de gens qui généralement ne respectent et n'admirent que plus puissant qu'eux, et je tirais de cette constatation un sentiment d'orgueil démesuré qui n'est sans doute pas étranger au fait que ma crise, à l'encontre des précédentes, revêtait un caractère d'ostentation d'autant plus surprenant que j'ai toujours jugé insoutenable l'exhibitionnisme chez autrui. Mais en société, quand je ne m'inquiète pas de passer inaperçu et de voir sans être vu, il m'arrive presque toujours de prétendre à jouer un rôle ; le plus

souvent, il me plairait qu'on me crût de cette espèce d'hommes dont nul ne peut jamais prévoir ce qu'il sortira (réactions, œuvres, attitudes devant une situation donnée, etc.), de sorte que chaque nouveau rapport avec eux implique un changement total de perspective ; mon admiration allant aux êtres dont je dois sans cesse retarder le classement, il est naturel que je sois désireux de les prendre pour modèles. Au sein d'un groupe, et mieux encore s'il est composé de quelques femmes, j'éprouve une joie aiguë à jouer mon rôle, non pas dans un but concerté d'hypocrisie, mais par besoin instinctif de prendre du volume et de me couvrir d'une ombre flatteuse ; d'ailleurs, en pareil cas, ce qui me grise n'est pas tant le parfum de rouerie né de cette comédie qu'une étrange sensation de libération : il me semble qu'après une longue privation, les circonstances me permettent enfin de reprendre possession de ce qui m'est dû, d'incarner mon propre personnage. De là, qu'en dépit du souvenir horrifié que je garde de la vie de collègue et de régiment, je m'y reporte quelquefois avec un sentiment de nostalgie analogue à celui d'une vieille actrice évoquant l'immense théâtre croulant sous les applaudissements où elle connut ses plus grands succès.

Quant à mes amis, ils n'en croyaient pas leurs yeux. Mon altercation avec le petit bonhomme et l'évidente beauté de ma compagne modifiaient pour quelques instants l'idée qu'ils s'étaient faite de moi. Pas tout à fait le jeune homme insignifiant qu'on traînait derrière soi comme un boulet. Tout bien considéré, je me comportais avec les femmes comme ils eussent voulu savoir le faire, je représentais en quelque sorte leur idéal de ce qu'un homme devait être, audacieux, méprisant, au besoin agressif et sarcastique, buvant un peu trop, comme devaient le faire tous les vrais hommes, flegmatique devant le danger, entreprenant avec les femmes et sachant leur plaire d'emblée, mais par-dessus tout doté d'un aplomb superbe. Je veux dire que c'était là l'idée que je pensais qu'ils se faisaient de moi. Je me plaçais orgueilleusement sur le socle de l'homme à femmes. Indiscutablement, mon attitude présente me consacrait en tant qu'homme, c'était la revanche de mes échecs passés et, par un dernier reste de puérité, je n'étais pas loin d'y attacher un sens de révélation (à moi-même et aux autres) d'un caractère très général, ce qui me faisait passer insensiblement du plaisir intime d'en imposer au désir vaniteux de parader en public, à la manière d'un acteur qui, grisé par son succès, amplifie ses effets, faute de savoir les renouveler, et en dévoile ainsi peu à peu la grossièreté. A bien

chercher, je découvrirais peut-être d'autres facteurs plus accessoires ou même douteux, mais qui, pour la plupart, ont pu contribuer secondairement à déclencher cette crise dont je ne puis, à mon grand regret, faire ici qu'amorcer le processus. Mais de telles recherches me mèneraient trop loin ; et, je l'avoue, en m'attardant sur les causes, je craindrais que mon lecteur ne me suivît pas jusqu'aux effets. Oui, je dois reconnaître que je ne suis plus trop sûr qu'on m'écoute. Je perds confiance. Il est temps, sans doute, il est grand temps que je laisse là ces tergiversations oiseuses, auxquelles je prends moi-même très peu de plaisir, que je renonce une fois pour toutes à ces grandes manœuvres autour du sujet quand c'est le sujet même qui m'intéresse. Je foncerai donc en avant. Reviens vers moi, lecteur, reviens, j'en ai fini avec les causes et je passe sans coup férir à la description du phénomène proprement dit.

Le point commun entre les deux crises, la première que j'ai décrite et celle-ci, se limite strictement à la sensation d'euphorie qui les a précédées toutes deux ; à partir du moment où elles se déclarent, toute analogie cesse. Il est important de constater que, pour qu'elles se déclenchent et trouvent à s'exercer avec une exceptionnelle efficacité, il faut qu'elles découvrent en moi un terrain de réceptivité propice et par conséquent que je sois maintenu par quelque détermination de ma vie propre dans des dispositions émotionnelles toutes particulières. On a vu que dans le premier cas il s'agissait d'une étrange sensation de bien-être due sans doute à l'isolement du lieu, au bruit frais des vagues, à la pureté du ciel, aux délices de l'ombre par opposition à la perception que j'avais de rocs calcaires éclatants sous le feu inexorable du soleil et se faisant ainsi apprécier davantage comme une oasis au milieu d'un désert, sans oublier le contraste non moins vif entre le parfum d'ennui qui se dégageait d'un après-midi dans ma chambre et celui qu'un peu plus tard je respirais par tous mes pores au bord de la plage. Dans le second cas qui nous occupe maintenant, mon état, s'il avait beaucoup augmenté en intensité, conservait pourtant ses caractéristiques propres : même optimisme, même jouissance brûlante et passive, même détachement qui n'excluait pas un fort sentiment de sympathie à l'égard de ce qui m'entourait : seules, les causes avaient changé ; je ne veux pas négliger le facteur d'importance que constitue peut-être l'absorption d'une quantité appréciable d'alcools, il se peut que certains lui attribuent, non sans ironie, un rôle prédominant, mais on ne m'empêchera pas d'estimer que la vision

d'une femme aussi merveilleusement belle motivait seule le plaisir fulgurant que j'éprouvais, de même qu'à son tour celui-ci était seul capable de préparer l'excellent terrain où devait éclater la plus forte crise que j'aie jamais subie. Comment me faire comprendre ? On ne pouvait rester plus longtemps muet devant un tel regard ; convaincu que ce qu'on avait d'essentiel à dire, on ne le confierait jamais à qui que ce soit d'autre et que si on persistait à demeurer silencieux, ce serait sans appel, il était logique qu'on fût désireux de sauter sur une occasion qui ne vous serait offerte qu'une fois. De même il est logique qu'à présent je sois tenté non seulement d'attribuer à l'attraction magique qu'exerçait sur moi cette femme un rôle de premier plan, mais aussi d'exprimer quelque doute sur l'importance de celui, à mon avis peu déterminant et assez aléatoire, de mon ivrognerie ou de l'atmosphère très bruyante et excitée de l'endroit ou encore de tout autre facteur de l'ordre de ceux que j'ai décrits.

Comme à l'origine des crises précédentes, mon exaltation fit place à une envie brûlante de parler, mais, chose surprenante, la substitution s'opéra si naturellement, si insidieusement que cette fois il ne me vint pas à l'esprit que je me trouvais en présence d'une nouvelle manifestation de mon mal ; et cela provenait du fait que mon désir trouvait pour la première fois, et sans délai, à se satisfaire : je parlais déjà quand je m'avisais d'en prendre conscience. La mutation se produisit en quelque sorte sans l'accord préalable de ma volonté, ce qui équivaut à dire que je n'eus même pas à passer par les tentatives angoissantes et toujours infructueuses que je faisais en vue d'aider à la libération de ce qui m'oppressait confusément et qui avaient marqué jusqu'à présent d'un sceau redoutable la seule évocation de mes dernières crises. On verra pourtant que je devais retrouver plus loin un autre enfer.

Par une singulière inconséquence qui ne fait d'ailleurs que souligner l'aspect nettement ostentatoire de ma crise, je commençai à parler au moment précis où l'orchestre cessa de jouer, où les conversations jusque-là très animées se relâchèrent tout à coup. Je parlais et c'était une sensation magnifique. Il me semblait qu'en faisant ainsi étalage de ce que j'osais tout juste m'avouer à moi-même, je me déchargeais d'un fardeau très lourd, que j'avais découvert enfin une méthode pour m'affranchir de certaines contraintes généralement reconnues nécessaires au bien public, propre à me redonner une légèreté que j'avais recherchée, mais jusqu'ici sans succès ; je

me sentais délivré des tumultes malsains qu'on entretient soigneusement à l'abri des regards dans un monde clos et défendu ; les luttes, les fièvres, le désordre avaient cessé ; j'obtenais enfin un jour de sabbat ; il régnait en moi une sérénité toujours croissante qui n'était plus le fruit de l'inertie, mais celui de je ne sais combien d'efforts antérieurs dont je n'obtenais qu'aujourd'hui la récompense ; j'avais déposé mon joug d'homme condamné à la réclusion perpétuelle, je me vidais lentement, c'était un plaisir aussi bouleversant que la plus réussie des voluptés erotiques. Qu'on ne m'accuse pas de rester sciemment dans le vague quand il s'agit d'exposer la nature de mes aveux, et d'abord il n'est justement pas question de passer ceux-ci en revue ; si vous brûlez d'en prendre connaissance, je vous préviens que vous vous préparez une fameuse déception, car n'en déplaise aux gens irréfléchis, prompts à croire qu'un autobiographe est doué d'une mémoire sans défaillance et qu'il est légitime qu'on attende de lui un compte exact de ses faits et gestes, si j'ai bien promis d'étudier consciencieusement et sans détours tout le mécanisme complexe de mes crises, je n'ai pas l'ambition de tout rapporter, y compris ce que je n'ai jamais su. Il ne dépend pas de moi que le plus important m'échappe, que dis-je, m'ait échappé quand il semblerait que j'aurais pu si facilement le saisir. J'ai déjà dit que je ne dénaturerais les faits à aucun prix ; quand certains d'entre eux me feront défaut pour la compréhension de l'ensemble, je saurai renoncer au bénéfice que me vaudrait une impression plus forte produite par quelques faits inventés de toutes pièces sur l'esprit du lecteur, je ne substituerai pas aux vides de l'oubli des mensonges plus vraisemblables. Tant pis si cela doit désobliger les curieux et les méticuleux. Je préfère m'exposer à l'accusation injustifiée de passer sous silence des confidences qui me compromettraient – et j'ajoute que je veux bien être pendu s'il existe quelqu'un qui ait la naïveté de croire que j'en suis encore à éviter de me compromettre. Peu m'importe qu'une omission ou un véritable oubli jettent une ombre sur ce qui dans son ensemble ne saurait être sujet à caution. Mais j'entends qu'on me demande comment j'ai pu oublier ce qui précisément est le plus significatif ou en tout cas le plus piquant ? Je n'ai rien à répondre à cela. Et pourtant il me serait peut-être possible d'en donner une explication propre à satisfaire les personnes de bonne foi. Si fâcheuse et si invraisemblable que puisse être à certains égards cette constatation, j'ai complètement oublié quels furent mes aveux pour la

bonne raison que pendant que je les prononçais, *je n'y prêtais aucune attention*. Je m'explique. L'essentiel pour moi, c'était de bavarder, peu m'importait de quelle nature était mon bavardage. Tout à l'allégresse de la délivrance, je ne me souciais pas des propos effarants que je tenais et dont je ne connaissais guère que les reflets sur les visages de mes auditeurs tour à tour illuminés d'une curiosité ardente, grimaçants de dégoût, puis blancs d'indignation, comme ceux de jurés qui doivent entendre un accusé, un peu trop communicatif pour un homme que le remords devrait accabler mais parfaitement maître de lui, leur exposer froidement les crimes immondes qui l'ont conduit à se commettre devant eux. En d'autres termes, même si je devais penser que ce n'est pas ici le lieu de livrer à des inconnus certains détails intimes qui n'ont été révélés en public qu'à la faveur d'un accès maladif, même si une honte légitime m'empêchait de renouveler ici des confidences auxquelles je me suis toujours repenti après coup de m'être laissé entraîner, je serais tout à fait incapable de satisfaire la curiosité de mes lecteurs et, je l'ai dit, je suis fermement décidé à ne pas fléchir et à tenir bon devant l'incrédulité de ces mêmes lecteurs soupçonneux et déçus : ils ne me feront rien, absolument rien ajouter de mon cru.

La femme restait assise silencieusement à me regarder péroter, les sourcils froncés, les coudes sur la table, les tempes serrées entre ses deux poings enfantins. Elle ne me quittait pas des yeux, même lorsqu'elle saisissait d'un geste vif son verre qu'elle portait gloutonnement à ses lèvres, comme si, scandalisée en même temps que fascinée par mes propos que par défi je noircissais à plaisir, elle avait cherché dans l'alcool la force d'en supporter le ton. Pas une fois je ne la vis détourner son regard ; elle observait mes lèvres, la tête penchée en avant et appuyée sur son poing droit d'où s'échappait la fumée bleue de sa cigarette qu'elle tenait précautionneusement serrée entre le pouce et l'index ; elle était immobile, raidie dans une inaction étrange, dans un repos qui ressemblait plutôt à une tension épuisante. Je crois que je ne parlai pas aussi longtemps qu'il me parut : le temps n'existait plus, ou plutôt j'étais hors du temps, car, pressé de me soulager entièrement avant qu'on me fît taire, j'accélérais mon débit tout en redoublant de cynisme avec une précipitation étourdie qui me soustrayait au temps, affrontant sans crainte et sans honte le vent de colère que je sentais se lever du sein de l'assemblée des clients qui, pour la plupart, avaient afflué en rang serré vers nous. Je veux dire que le monde

des préoccupations humaines était soudain suspendu, eu quelque sorte endormi et contraint à un merveilleux armistice ; le temps était annihilé, les liens avec les choses extérieures abolis.

Et cependant, à la jouissance que j'éprouvais à m'exhiber publiquement se substitua peu à peu l'effroi que me causaient l'expression devenue soudain très pathétique de cette femme et les grondements sourds accompagnés de petits sifflements de plus en plus désapprobateurs des clients qui s'agitaient derrière elle en discutant entre eux à voix basse et en tendant parfois vers moi un doigt accusateur. Je sentais qu'il y avait un parfum de désastre dans l'air ; les choses n'allaient pas aussi bien qu'il me semblait quelques instants auparavant, mais, comme je l'ai dit, ce climat lourd de drame où baignait maintenant toute la salle, au lieu de me paralyser, me poussait au contraire à défier mon auditoire en soulignant d'un trait encore plus noir des aveux déjà passablement scandaleux. J'ai déjà dit aussi que je n'échappais pas au plaisir extravagant, mais si recherché par certains hommes soucieux de l'effet qu'ils produisent, d'intriguer par tous les moyens et souvent les moins honorables, et la curiosité se lassant, de l'exciter de nouveau en allant un peu plus loin, puis beaucoup plus loin que la pudeur la plus élémentaire, d'ailleurs purement de principe, ne l'admet. Je crois pouvoir affirmer, sans qu'on puisse imputer ce jugement à un excès d'analyse, que les sentiments de curiosité, de répugnance et finalement d'hostilité qu'inspirait visiblement mon attitude, satisfaisaient d'autant plus mon désir de parade qu'ils étaient plus violents ; je pouvais en toute lucidité m'abandonner à l'idée séduisante que j'étais le personnage de la soirée (héros, tête de turc ou ennemi commun) sur lequel convergeaient tous les regards, depuis celui d'une jolie fille qui m'écoutait avec une application que j'imaginai d'autant plus soutenue et scrupuleuse que mon débit était trop rapide pour elle qui n'avait sans doute qu'une connaissance imparfaite de la langue française, jusqu'à ceux brillants de colère d'individus et de créatures qui appartenaient pourtant à un milieu où l'on est assez peu porté à s'ébahir mutuellement. Et cependant, sans oublier ce qu'une telle érection verbale pouvait avoir d'enivrant – mon corps était littéralement en transe, j'avais la foudre dans la gorge – ni la volupté positive, mais plus vulgaire, que je trouvais à détenir le privilège d'être le foyer de l'attention générale, à quoi servirait de nier que j'avais peur ? Peut-être n'est-ce pas exact. Peut-être que je n'avais pas peur. Quand je dis que

j'avais peur, je veux dire que je me rendais parfaitement compte que je dévalais le long d'une pente dangereuse et, sans donner à cette image plus qu'une valeur d'évocation, que je toucherais le fond de l'abîme, quels que fussent mes efforts pour freiner et remonter. Une peur assez analogue à celles que je m'offrais quand, déjà plus tout à fait un enfant et traversant un bois la nuit, je m'appliquais à imaginer des loups, des assassins, des fantômes me guettant dans l'ombre, et que, mon cœur s'étant suffisamment contracté d'effroi, j'éprouvais une sorte de satisfaction grisante à penser que j'étais aussi maître de faire battre mon cœur et frissonner mes nerfs que de lever le petit doigt ou de disposer de mon âme. Vous auriez vu les coups d'œil provocants lancés par certains jeunes maquereaux que déconcertaient mes paroles à la fois raffinées et intolérablement indécentes par lesquelles ils se jugeaient aussi offensés que si je leur avais craché au visage (il était manifeste qu'ils n'attendaient que l'occasion de m'éconduire brutalement), vous auriez vu les ricanements de leurs amies qui, affamées de scandale et le reniflant à pleines narines, mais cette fois n'en démêlant pas clairement la nature, se retranchaient dans une attitude mi-ironique, mi-méprisante, sans éprouver le besoin naturel ni de me persifler, ni de me mépriser, vous auriez vu surtout ces yeux d'un éclat incroyable, glacés de paillettes d'argent, dans un visage sérieux et attentif et ces lèvres très rouges qu'un soupçon de sang noir épaississait, donnant à la peau très blanche une teinte livide, je crois alors, j'en demande pardon à ceux qui prétendent ne jamais se laisser égarer par des émotions incontrôlables, je crois que, placés dans une situation à peu près identique, c'est-à-dire animés par le même étrange besoin de bavarder, blessés et excités par l'animosité générale, mais passionnément désireux de conquérir une femme, fût-ce au prix de votre réputation, vous auriez éprouvé un trouble analogue à celui auquel j'étais en proie, trouble dont les éléments constitutifs que je ne parviendrai jamais à épuiser par l'analyse se trouvaient être paradoxalement l'angoisse, la fièvre, le ravissement, l'orgueil naïf, la satisfaction vaniteuse, le désir, et, y eussiez-vous seulement songé, vous n'auriez pas mieux su le dominer.

Eh bien, c'est au moment où je me représentais sans la moindre arrière-pensée tout ce qui existait, par-dessus la cécité stupide des autres, d'affinités secrètes entre cette femme et moi, où je m'enchantais de la trouver silencieuse, grave, attentive, quoique apparemment peu apte à pénétrer le sens lointain de certains de mes aveux en raison de son incapacité évidente

à comprendre tous les termes d'une langue qu'elle connaissait mal, ce qui d'ailleurs m'épargnait de surveiller mes expressions et de passer sous silence certains détails un peu trop tristement révélateurs et préjudiciables à l'idée avantageuse que j'espérais bien qu'elle se ferait de moi, mais qu'en dépit de leur caractère scandaleusement intime la peur de rompre le fil de mon discours me poussait à exposer, c'est au moment où, persuadé de bonne foi qu'il venait de survenir dans mon existence, sous la forme d'une belle étrangère, un élément réel d'émotion et que notre complicité allait prendre – elle le prenait déjà avec une extraordinaire intensité – l'allure d'une expérience cruciale, tout m'invitait à croire que j'avais enfin réussi à passer d'une solitude froide et triste (le plus souvent elle n'était en réalité ni froide ni triste, elle ne me paraissait telle à cet instant que par contraste avec mon désir) à la bienfaisante chaleur d'une entente réciproque, c'est à ce moment-là, il m'en coûte de le dire, c'est exactement à ce moment-là que cette femme qui n'était somme toute qu'une putain comme les autres partit sous mon nez d'un brusque éclat de rire.

CHAPITRE II

Je courus en titubant vers la porte mais, avant de l'ouvrir, je me retournai. Elle était toujours assise, secouée par le fou rire, le visage inondé de larmes. Autour d'elle se pressaient en cercle les clients qui riaient aussi aux éclats, une main sur la hanche, leur ventre chassé en avant et de côté, ravis sans doute de sortir enfin du silence où mon long discours les avait relégués et de donner libre cours à leur exaspération qui d'ailleurs ne s'exprimait en fin de compte que par une hilarité frénétique entrecoupée de glapissements aigus et de tapes sur les cuisses. C'était un spectacle trop écœurant ! Dès que j'eus fermé la porte derrière moi, toute la salle s'emplit d'un staccato de voix semblable au tic tac d'une mitrailleuse. Dans la rue, je me sentis d'abord heureux d'être sorti de cette salle surchauffée et bruyante. La neige avait durci et il faisait plus froid. Un froid qui pénétrait à travers les vêtements, à travers les pores dilatés par l'alcool et se glissait sournoisement jusqu'aux os. Les rues étaient désertes, les réverbères clairsemés et lointains. Les mains douillettement enfouies dans mes poches, le col de mon manteau relevé et boutonné sous le menton, je me glissai le long des murs en regardant avec prudence autour de moi et en prenant soin de me retourner de temps à autre pour m'assurer que je n'étais pas suivi. Au milieu de la chaussée vide, une ligne blanche allait s'amenuisant là-bas, en avant sur la surface blafarde et glacée de l'asphalte tigré de plaques neigeuses. Les rires et les éclats de voix parvenaient encore jusqu'à moi, lointains, assourdis par l'air ouaté, tissant une rumeur touffue que prolongeaient en sourdine les sons cuivrés de l'orchestre qui s'était remis à jouer. L'air froid me coupait le souffle, je fis halte un instant pour respirer, embrassant d'un coup d'œil satisfait la rue dans toute sa longueur bordée, à l'endroit où je m'étais arrêté, d'un côté par un long bâtiment bas dont la façade était constituée seulement par un mur blanc percé d'une immense porte aux lourds battants ouverts, tapi au fond d'un jardin grillé transformé en steppe neigeuse par la saison, de l'autre par une succession de petites maisons que rien ne distinguait sinon, si l'on veut, qu'elles étaient toutes de pierre et que leurs fenêtres étaient pourvues chacune d'un balcon de fer dont la neige qui s'étalait partout en couches minces faisait ressortir le

dessin aux arabesques toutes rigoureusement identiques. Beaucoup plus loin, en face de moi, étincelait la masse volumineuse et très blanche des premiers arbres du jardin public d'où montait tout droit, pareil à un pic montagnoux, le grand sapin qui en faisait depuis trente ans le principal ornement. Tout ce décor figé et abstrait, ces édifices rendus austères par la neige qui en accusait les contours et en glaçait les surfaces, l'atmosphère feutrée et comme stérilisée, le vide de ces rues propres et rectilignes qui semblaient être celles de quelque ville abandonnée, et jusqu'à ce grand portail béant sur une cour également déserte présentaient ce caractère inhumain qui m'a toujours fait battre le cœur sous quelque aspect que je l'aie rencontré, et peut-être que j'en appréciais d'autant mieux le côté à la fois velouté et sévère, géométrique et miraculeux qu'il s'opposait d'une manière très frappante à l'ambiance désordonnée du mauvais lieu dont je venais de fermer la porte derrière moi ; sans chercher à y voir autre chose qu'une coïncidence, je ne puis m'empêcher de noter avec quelle exactitude ce contraste correspondait à deux tendances de ma nature entre lesquelles j'oscillais sans cesse et qui me paraissaient parfois régir à elles seules toutes les formes de ma sensibilité : éprouvant subitement une répugnance insurmontable pour la vie en société avec son cortège d'intrigues, de méprisables agitations et de paroles creuses, toute cette chaleur d'étuve qui émanait d'une promiscuité que les sinistres obligations de la vie m'imposaient, je n'aspirais qu'à m'en dégager pour goûter aux bienfaits de l'air pur et du silence, mais je n'avais pas plus tôt obéi à ce désir qu'effrayé à la perspective de me trouver désormais privé de tout contact humain et cette peur suffisant à justifier à mes yeux l'abandon d'une position que je persiste pourtant à tenir pour la meilleure, je courais me souiller avec délice au contact du monde, véritable cloaque d'où bientôt, faute de ne pouvoir raisonnablement me fixer et sûr une fois de plus que ma vie était inassociable à celle des autres, je sortais précipitamment en m'ébrouant pour me réfugier de nouveau dans le lieu inviolable auquel j'avais rêvé, et ainsi de suite. Cet état de perpétuelle alternative était des plus pénibles, mais dans le cas présent, je n'en étais pas encore au stade de l'insatisfaction : le souvenir de la salle enfumée et étouffante, l'éclairage brutal sous lequel se pressaient étroitement les danseurs, le rire vulgaire de cette femme qui prenait figure de trahison à notre pacte tacite, enfin tout cet aspect de fête populaire dont je me délectais quelques instants auparavant

ne rendaient que plus vif le plaisir que j'éprouvais maintenant à contempler ce paysage immobile, glacial et silencieux où j'étais seul.

Et pourtant, tandis que je m'engageais dans une ruelle étroite où la bise venait bourdonner autour de mes oreilles, j'essayais désespérément de me rappeler comment cette femme avait souri pendant que nous dansions ensemble ; en général, je n'ai aucune peine à retenir à peu près ce que je désire d'un spectacle plaisant ou par exemple d'un visage qui m'a frappé au passage dans la rue et très souvent au cours de mes insomnies nocturnes il m'arrive d'en évoquer les traits avec une précision remarquable jusqu'à ce que las d'en épuiser les détails je passe à autre chose, mais cette fois, même en faisant de très grands efforts, je ne trouvais plus la moindre trace de ce sourire dont j'ai dit pourtant quelle attraction il avait exercée sur moi. C'était très irritant : je voulais m'en souvenir, je voulais absolument m'en souvenir, je le voulais plus encore que je n'étais disposé à me l'avouer et j'essayais d'abord de me rappeler sa chevelure, quelle sorte de pierres pendaient à ses oreilles et la façon curieuse qu'elle avait de plisser les yeux en me regardant, et son nez, comment était-il déjà ? et ainsi peu à peu et comme négligemment je m'approchais de la région brûlante, mais au moment où je croyais déjà tenir ce sourire, c'était un atroce éclat de rire qui envahissait tout le champ de ma mémoire. J'en étais quitte pour recommencer mes travaux d'approche en redoublant de prudence et de ruse, jusqu'à ce que des échecs répétés m'y fassent définitivement renoncer. En revanche, ce rire, je le voyais parfaitement, je ne le voyais que trop, et je craignais même que le souvenir pût m'en rester par-delà la mort.

En voilà assez ! Je mens ! Je viens de mentir en épilogueant gravement sur le sentiment de détente que j'aurais éprouvé à contempler ce paysage froid et silencieux ; pour dire enfin la vérité, je ne m'en souciais pas plus que d'évoquer cette femme qui avait irrémédiablement perdu à mes yeux tout le charme et le prestige qu'elle tenait pour une grande part de son sourire énigmatique. J'ai menti, je regrette de dire que mes dispositions n'étaient guère à la sérénité et quand on venait de me faire subir dans les conditions que je viens de décrire une offense qui m'avait blessé plus que ne l'eût fait un crachat reçu en pleine face, comment aurais-je pu attacher la moindre importance à la pureté glaciale de cette rue où je pressais le pas en rasant les murs comme un être honteux ? Je ne cherchais même pas à me

délivrer du désespoir joint au dégoût de moi-même où m'avait jeté cet éclat de rire que je me plaisais contradictoirement à évoquer avec une bizarre insistance due sans doute à l'attrait impérieux que son souvenir exerçait sur mon esprit rongé par un double sentiment de culpabilité et de déchéance plus ou moins avoué, et je ne souhaitais rien tant que pousser à son comble une malédiction dont je tirais une sorte de jouissance analogue à celle du pénitent qui ne trouve pas seulement naturel d'encourir un juste châtiment mais encore le réclame avec une ferveur proportionnée à son désir d'expiation. C'est qu'en effet j'étais tenté de voir dans ce rire un châtiment pour m'être trop complaisamment abandonné à des confidences que, si agréable qu'eût été l'allégement éprouvé sur le moment, j'allais avoir à payer d'un rude prix. Maintenant on espère sans doute que je vais donner une explication plausible de ce mensonge, c'est là du moins où m'attendent ceux qui, désireux de me voir tomber dans le panneau d'un second mensonge, m'invitent ironiquement à me disculper. Ils seront bien surpris et qui sait ? peut-être flattés si je leur révèle que j'ai cherché à les égarer en m'attribuant des pensées de tout repos moins par crainte de la honte que j'aurais pu éprouver à me remémorer ce rire déchirant comme un coup de couteau que parce que j'avais des raisons de redouter un autre rire, je veux dire leur rire précisément, oui, votre rire, messieurs ! J'ai à faire une déclaration éminemment comique, je veux dire que je peux prévoir avec certitude qu'il ne manquera pas de gens mal intentionnés pour la juger telle. Il me paraît donc indispensable auparavant de faire remarquer que je ne m'y entends guère en matière de plaisanterie, je n'ai vraiment aucune facilité à bouffonner ; ne sauraient s'y tromper que ceux qui ont une certaine disposition à rire de ce qu'ils ne comprennent pas très bien, autrement dit qui trouvent très drôle ce qui est plutôt attristant, ce qui n'empêche nullement une autre sorte de gens de pleurer précisément quand il y aurait motif à rire. Sans bien savoir à laquelle des deux catégories je m'adresse, j'estime en tout cas que ce n'est pas trop demander aux uns et aux autres que d'afficher le plus grand sérieux une parfaite impassibilité, je n'ai pas dit une entière compréhension, ou à défaut un silence dédaigneux accompagné, je n'y vois aucun inconvénient, d'un majestueux haussement d'épaules, enfin me comprendra-t-on si je dis que j'ai moins besoin de complicité, d'approbation, de respect, d'intérêt que de silence ? Ah le silence ! Alors, voudra-t-on me croire si j'ai le front de proclamer ici même mon aversion

insurmontable pour les maniaques de la confession ? Ceci va combler d'aise un certain nombre de pauvres gens qui tentent dans l'ombre de m'opposer à moi-même et confondre quelques innocents qu'une lecture consciencieuse, sinon très attentive, des pages précédentes avait inclinés à penser le contraire et je les entends déjà qui en profitent pour me demander, les premiers avec un sourire ironique, les seconds en levant les bras au ciel, à quel genre d'activité je prétends me livrer depuis un certain temps. Toi de me laisser impressionner par le caractère insolent d'une telle question me propose d'y répondre un peu plus tard, si j'en ai le loisir, mais, à supposer qu'on me presse d'y répondre sur-le-champ, je ferais d'abord observer à ceux qui se vantent de m'avoir pris en flagrant délit d'inconséquence qu'ils commettraient une grande erreur, pour ne pas dire une grande malhonnêteté, s'ils se refusaient à tenir compte d'une maladie qui m'est propre et dont je me propose précisément de leur soumettre ici les diverses manifestations. Pour le reste, j'y reviendrai en temps utile.

Une des raisons de ma honte résidait justement dans la répugnance que m'avaient inspirée de tout temps ceux qui succombent à la tentation de livrer leurs pensées les plus secrètes soit pour le plaisir malsain de s'affranchir d'une discipline intérieure qui est, à mon sens, l'honneur des hommes et en tout cas le fondement d'une hygiène mentale dont la nécessité n'est pas douteuse, soit pour se délivrer quelques instants d'une hantise ou encore pour l'ignoble volupté qu'ils éprouvent à s'humilier devant un de leurs pairs. Peut-être même faut-il y voir la véritable cause de cette impossibilité à me confier dont j'ai dit en commençant combien elle avait nui aux rapports intimes que j'aurais voulu entretenir avec mes amis. Pour moi, se confier si peu que ce soit ou se prêter aux confidences par pure concession à quelques êtres équivaut à vendre son âme au diable pour obtenir en échange de maigres années de faveur : dérisoire jouissance que celle qui se paie par une brûlure éternelle ! Je n'aperçois dans ce qu'on nomme noblement confession que le très coupable et très coûteux exercice d'une faiblesse et personne ne m'empêchera de tenir pour particulièrement suspecte une amitié où chacun s'applique sans cesse à provoquer chez l'autre de précieuses confidences. Je ne me souviens pas d'avoir assisté au spectacle trop fréquent de deux hommes au teint congestionné qui se penchent l'un vers l'autre avec des airs attentifs, émus et souriants par-dessus une table où refroidissent, parmi un lot de bouteilles vides, les reliefs

d'un repas substantiel, voyez vous-mêmes comme ils jouent à se sentir compris et, la tête échauffée par la nourriture et le bon vin, avec quelle impudeur pleine d'ingénuité ils se livrent l'un à l'autre et ils s'en donnent à cœur joie et ils ont le cœur illuminé ainsi qu'en témoignent leurs visages radieux comme une aurore ; je ne me souviens pas non plus d'être passé par hasard auprès d'un confessionnal où, dans une obscurité propice, bourdonnaient tour à tour confesseur et pénitent, interminable chuchotement, questions et réponses, sans avoir ressenti comme une sorte de malaise quand ce n'était pas une formidable colère qui, aussi rapide qu'un tourbillon, me montait inexplicablement au cerveau ; j'ai observé qu'en moi la vue d'exercices aussi bas, légitimés pourtant par l'approbation des uns et l'indifférence des autres, ne manquait jamais de susciter un violent dégoût auquel se substituait, si par malheur j'avais été moi-même en cause, le sentiment intolérable de ma propre déchéance. A en juger par l'explosion de rire dont cette femme salua mes aveux, il faut croire que le spectacle de l'impudeur est parfois capable d'inspirer chez d'autres des sentiments moins vifs et moins hostiles mais tout aussi cruellement injurieux pour celui qui en est l'objet. Après tout, voir un homme se livrer en public à ce genre d'exercice, peut-être n'est-ce pas seulement navrant mais aussi bouffon ? Elle ne s'était pas détournée de moi avec dégoût comme il m'est permis d'affirmer que j'aurais fait à sa place : elle avait éclaté de rire. Un rire vulgaire par lequel elle proclamait ouvertement sa trahison, à supposer qu'elle ne se fût pas toujours tenue dans le camp de mes ennemis tout en s'adonnant à des manèges propres à me renforcer dans l'idée que nos deux destins s'étaient miraculeusement rejoints et que je trouverais toujours en elle une alliée sûre et loyale, mimant tous les signes de la complicité et me trompant ainsi sur ses véritables intentions avec une facilité d'autant plus grande qu'elle avait pour elle sa séduction naturelle, tout cela pour m'inspirer confiance et m'exciter à persévérer dans mon rôle comique, à moins qu'elle ait cherché simplement à obtenir de moi ce qu'en pouvait désirer une fille de son espèce. Ce qui me paraît en tout cas hors de doute, c'est que seul le souvenir de ce rire, et non pas celui des manifestations séditieuses auxquelles s'étaient livrés plus ou moins ouvertement mes autres auditeurs, avait pu en un éclair décisif me faire découvrir ce que mon attitude avait eu de dégradant et de ridicule ; seul il avait pu déclencher en moi un sentiment d'humiliation presque physique et

me rendre enfin pleinement conscient de ce que je ne pouvais envisager autrement que comme une sorte de déchéance dont je ne parviendrais jamais à effacer le souvenir et par suite à me relever, quels que fussent mes efforts d'imagination pour me réhabiliter à mes propres yeux. Aussi étais-je fondé à considérer ce rire comme une juste sanction pour m'être dévoilé impudiquement par des propos qu'avec une sourde véhémence je me reprochais maintenant d'avoir tenus devant une audience si vaste et de qualité si médiocre. Viendra-t-on me dire que tout ceci frise le délire d'interprétation ? N'ai-je pas reconnu moi-même que j'avais perdu toute ma lucidité ? A quoi bon m'obstiner à décrire et à commenter des événements très communs auxquels un esprit non prévenu se refuserait à accorder toute signification ? Enfin, ce sentiment d'abjection, n'est-ce pas celui-là même qu'éprouvent maints ivrognes et en quoi se rattache-t-il à ma crise de bavardage ? Il est clair que je cherche à me distinguer et qu'au prix des plus grands efforts je m'évertue à faire remonter à des causes trop extraordinaires pour être négligeables des effets parfaitement négligeables. Ou je me refuse par orgueil à reconnaître que j'étais ivre, que cet état d'ivresse me poussait aux confidences et qu'il en résultait dans mon attitude quelque chose de grotesque dont on ne pouvait vraiment que rire, ou bien je suis une fois de plus la victime d'une simple illusion des sens. En somme on aimerait me faire admettre que mon extase, mon besoin de bavarder et la honte qui l'avait suivi sont à mettre en vrac sur le compte de ma seule ébriété, qu'ils n'en constituent en dernière analyse que les aspects variés. Jamais, sous aucun prétexte, je n'en passerai par cette manière de voir. Si j'ai été le premier à souligner le rôle joué par l'excitation où m'avait mis l'absorption d'un assez grand nombre de verres d'alcool, je prétends et je maintiendrai coûte que coûte qu'il serait absurde d'en surfaire l'importance, que mes propos n'étaient aucunement ceux d'un ivrogne et qu'ils ne comportaient rien d'incohérent qui pût prêter à rire ni même à sourire. Mon opinion inébranlable est que, si tenté que soit un homme de vider son cœur, il ne doit jamais oublier que dans la mesure où il enfreint les lois de la pudeur, il s'expose à l'ironie des uns et à la colère des autres. Pour moi, je m'étais brisé cruellement sur l'ironie.

Cependant, après avoir remonté entièrement l'étroite ruelle qui débouche sur le canal, je bifurquai et m'engageai dans une rue voisine en regardant à chaque instant derrière moi, bien qu'il me parût peu

vraisemblable qu'on songeât à me filer. Aussi était-ce sans conviction aucune que je faisais mine de m'intéresser aux devantures des rares magasins de la ville dont les volets ne fussent pas rabattus, haltes qui me permettaient de surveiller furtivement les angles des rues où je m'attendais vaguement à voir une ombre se profiler sur la chaussée neigeuse ou sur les murs couverts de place en place d'affiches déchirées auxquels les becs de gaz flanquaient une volée de lumière jaune. Puis je me remis en route et je longeai la place du marché transformée par l'hiver en une sorte de terrain vague entièrement livré à l'espace, limité au fond par des bâtisses mortes où la pierre prenait un aspect de bravade à côté des derrières enfumés et ruineux de plusieurs bicoques en planches sans étage dans lesquelles quelques petits négoces avaient leur siège sans faste et souvent anonyme. Autour des fientes fraîches au relent d'ammoniaque qui, entre les traces des sabots de chevaux, s'épandaient sur la neige avec une précision obscène, tourbillonnaient et s'abattaient les volées de corbeaux dans un bruit de persiennes rouillées. Rien dans cet espace dénudé et extraordinairement perdu qui évoquât la confusion des jours de foire où toute la contrée se donne rendez-vous pour y discuter, brailler et gesticuler. Je reniflais avec plaisir l'air calme et glacé qui me piquait les narines et me cautérisait les poumons de ses vivifiantes aiguilles. Ce fut seulement quelques pas plus loin, à peu près au niveau d'une statue majestueuse où aboutit, si je ne me trompe, un grand boulevard planté d'arbres mais lui aussi désert et sans vie qui s'ouvre sur un pacage d'immeubles délabrés, que j'eus cette fois la certitude qu'on me suivait. Je me retournai vivement en scrutant d'un coup d'œil rapide et furtif la rue dans toute sa longueur. Rien d'insolite sinon une plume de neige soulevée par le vent devenu soudain assez vif et quelques vieux papiers qui roulaient en se tordant, de ces fragments de journaux que l'on voit traîner à l'aube sur les pavés des villes. Au-dessus de moi, les fils télégraphiques émettaient un son ininterrompu, aigu, étrange, comme si la froidure de l'air eût trouvé une voix. Je repris mon chemin en accélérant mon allure, mais je n'avais pas fait vingt pas qu'il me sembla de nouveau entendre derrière moi un râle léger et régulier qui scandait ma marche ; au lieu de stopper et de me retourner comme j'avais fait précédemment, je me mis à courir à toutes jambes au milieu de la chaussée du boulevard, poitrine haletante, narines ouvertes, mais bientôt un point de côté et l'essoufflement me contraignirent à ralentir sensiblement, puis je dus m'arrêter tout à fait.

Au bout d'un instant, je perçus des pas précipités qui, d'après le son, ne devaient pas être éloignés de plus de cinquante mètres. Je tournai sur moi-même avec une promptitude qu'on aurait pu prendre pour un tic nerveux, mais aucun être humain, aucune ombre suspecte ne frappèrent mon regard, sinon, juste à la limite de l'obscurité, à une distance d'une trentaine de mètres, une charrette à bras abandonnée le long du trottoir qui dressait ses deux brancards vers le ciel voilé de brume, immobile dans la nuit vibrante de gel comme une lame de verre où les becs de gaz formaient de grandes traînées sulfureuses. Il me serait à peu près impossible d'analyser l'effet lugubre que me produisit cette charrette solitaire dont les brancards tendus vers un ciel invisible en une attitude suppliante évoquaient à mes yeux ma propre détresse, sans que j'eusse pourtant sur le moment conscience d'un tel rapport ; toujours est-il que ce spectacle me frappa de terreur et m'inspira le désir panique de courir devant moi, de me ruer à travers l'obstacle mouvant des ténèbres. Je m'étais rarement conduit d'une manière si absurde. Cependant, je pris sur moi de reprendre ma route à une allure raisonnable, me contentant seulement d'allonger le pas sans détourner la tête. Je suis tout aussi incapable de justifier la non moins mauvaise impression que me causèrent les coups rythmés des cloches qui, dans le noir au-dessus de ma tête, se mirent à sonner, tandis que je contournais l'église qui surplombait les maisons avec toute la majesté conventionnelle et figée des bâtiments publics ; les sons montaient dans l'air glacé et se fondaient en échos qui se les renvoyaient, anonymes et perdus, comme s'ils étaient devenus la voix même de ma détresse, une voix grave et déchirante, farouche et nostalgique. Mais sans doute mon malaise s'augmentait-il du fait qu'il m'était devenu désormais impossible, à cause des vibrations prolongées et soutenues des cloches, de prêter l'oreille au bruit léger des pas et au souffle de mon suiveur invisible. J'avais hâte de m'éloigner au plus vite de cette église dont la masse carrée, ingrate et même hostile ajoutait encore à l'impression franchement déplaisante que j'avais de ce quartier. Je me souviens même de l'irritation singulière que me causa une troupe de corbeaux affairés, jacassant sur un dépôt d'immondices, auxquels j'allais jusqu'à jeter des pierres, mais que mon geste fit s'ébranler d'une seule masse et retomber un peu plus loin devant moi d'un vol lourd. Je me mis à courir grand train, au prix du pire essoufflement, l'alcool ballottant dans mes entrailles comme une pierre brûlante et lourde, et au pied de la

butte, au bas du boulevard, je tournai par une rue étroite bordée de maisons à galeries, aux façades mornes, construites un peu en retrait sur des terrains pelés ou se dressait çà et là quelque arbre égaré et minable, tout ce décor surgissant au fur et à mesure de la pénombre avec l'apparence d'une mauvaise photo sinistre et absurde. La rue débouchait dans une autre, plus large et bordée d'une double rangée d'arbres, qui se prolongeait à droite jusqu'au jardin public. Quand je pénétrai dans celui-ci, j'eus le sentiment que c'était bien le lieu où devaient inévitablement me conduire mes pas, bien que je n'eusse aucune raison de m'aventurer là plutôt qu'ailleurs ; tout s'était passé comme si j'avais été la victime d'une machination des plus savantes de la part de mon poursuivant anonyme qui, connaissant parfaitement la topographie de la ville, ne m'avait poussé à travers tout un dédale de ruelles et de places que pour m'introduire à mon insu dans cet endroit auquel je ne pensais nullement devoir aboutir. Presqu'île triangulaire entourée d'eau et unie à la terre par un seul pont qui en permettait l'accès et qu'il fallait emprunter à nouveau pour en sortir, ce jardin constituait sans aucun doute le meilleur piège où mon ennemi pût espérer m'acculer. Je n'en continuai pas moins à m'engager dans le sentier en dos d'âne qui débouchait sur un rond-point en entonnoir à balustrade pseudo-grecque dominé par un sapin géant visible de tous les points de la ville et où tous les bancs de pierre vides étaient réunis en demi-cercle autour d'un épais tapis de neige qui à la belle saison fondait pour faire place à un gravier rouge et brillant. Je m'assis sur un banc placé au pied du sapin, non sans avoir préalablement pris soin d'en chasser la neige avec une branche morte. Il est étrange que ce fût alors seulement que j'éprouvai un véritable sentiment de détente et de sécurité. Plus question de jeter des regards inquiets autour de moi, je cessais soudain d'avoir peur ; peur de quoi ? est-ce que même je ne doutais pas de l'existence de mon ennemi ? Il se pouvait très bien qu'il eût été inventé de toutes pièces par mon imagination que l'excès de boisson avait rendue exceptionnellement inventive et qu'en proie à une panique irraisonnée, en même temps que suggestionné par l'idée d'un châtement sans rémission auquel dans mon affolement je donnais une forme humaine, je ne m'étais sauvé à toutes jambes que pour tenter désespérément d'y échapper. Or à présent, inexplicablement délivré d'une telle hantise et toutes choses cessant de m'apparaître sous un angle tragique, rien ne m'empêchait de jouir en toute tranquillité de la beauté d'un heu où je ne me

sentais plus traqué ni menacé et que l'évocation de tout un passé dont il était le cadre douait d'un bouleversant prestige en raison de ce qu'il lui conférait de lointain et de printanier. Car ce banc, c'était celui-là même où j'aimais m'asseoir au printemps quand le jardin était aussi grouillant d'enfants turbulents et de couples enlacés, aussi criblé de pépiements d'oiseaux et de clameurs dont l'eau toute proche amplifiait étrangement la sonorité, aussi miroitant de soleil et d'ombres vertes qu'il était aujourd'hui désert, silencieux et noir. Ce jardin bâti sur pilotis m'attirait à cause du spectacle pourtant assez étourdissant des jeux enfantins, à cause aussi, j'ai honte de le dire, du sombre plaisir que je prenais à faire enrager les quelques filles assises là, solitaires, et qui d'abord ne se laissaient très complaisamment détailler par moi que parce qu'elles ne voyaient dans mon insistance qu'une indispensable entrée en matière, mais, à la longue, irritées par ce qu'elles prenaient peut-être pour de la timidité, cessaient alors toute œillade et toute exhibition de jambes quand elles ne quittaient pas subitement leur banc, les joues échauffées par la colère, pour regagner la rue, soit qu'elles eussent deviné mon manège, soit que ma passivité les eût découragées pour tout de bon. Mais ce jardin, peuplé ou non, eût été à lui seul capable de me retenir : triangle de sable et de verdure dont un des angles fendait les eaux en affectant la forme d'une proue, il me donnait l'impression d'être situé aux confins du monde et de ce banc je pouvais contempler non seulement le torrent qui au-dessous de moi se précipitait en rouleaux transparents et lumineux du sommet du barrage jusqu'à un immense bouillonnement blanc tapissé de cailloux, mais aussi toute la longue perspective du fleuve qu'enjambait une série si nombreuse de ponts que, même à la faveur d'une visibilité parfaite, il fallait renoncer à en faire le compte, enfin ce grand mur compact et impénétrable, surmonté de tilleuls, qui, par-delà le torrent, m'intriguait à cause du brouhaha mystérieux qu'on y entendait à certaines heures de la journée, fait de pieds marchant ou courant sur le gravier, de voix s'interpellant dans réchauffement d'un jeu et auquel le tintement aigrelet d'une clochette mettait brusquement fin. Mais ce que je regrette de ne savoir pas exprimer, c'est le plaisir sensuel, à la fois très paisible et d'une acuité extrême, que j'éprouvais quand, assis sans bouger sur ce banc d'où je pouvais jouir d'un paysage composé d'eau, d'édifices, de verdure à perte de vue et de nuages auquel la lumière printanière donnait un éclat magique, le corps chauffé par un soleil doux et

protégé du vent encore assez frais en cette saison par un manteau suffisamment épais, je restais longtemps à regarder tour à tour les passants qui se croisaient devant moi, l'acier étincelant du pont rigide au-dessus du barrage ou encore, renversant la tête, la voûte vert clair du sapin qui me toisait de toute sa hauteur, toutes choses assez peu remarquables en elles-mêmes, et à prêter l'oreille aux propos décousus des gens qui avaient pris place à côté de moi, aux cris joyeux des enfants, au bruissement précipité de l'eau rebondissante au-dessous du pont métallique ; la double action de regarder et d'écouter s'accompagnant depuis longtemps pour moi d'une émotion très spéciale qui pouvait surgir au moment le plus imprévu et m'être causée par quelque chose ou quelqu'un auquel je n'avais aucune raison particulière de m'intéresser. Au milieu du vaste flux des choses, ne rien faire, mais voir et écouter. Aurait-on alors cherché à m'arracher au doux vertige que me procurait une telle contemplation, peut-être aurais-je réagi violemment par instinct de défense et répondu aux questions les plus inoffensives par des paroles ou des gestes blessants, quitte à les regretter par la suite et à m'en excuser. Mais il se trouve que je n'ai jamais été amené à repousser aucune intervention fâcheuse, tant il est vrai que je passe partout inaperçu. (I,a plaisante contre-partie de mon aspect insignifiant dont je me lamente chaque jour, c'est pourtant une vie libre et distraite.)

On voudra bien croire que ce n'est nullement par complaisance que je m'arrête aussi longuement sur une époque de ma vie à laquelle ce banc se trouve associé dans mon esprit, c'est d'abord pour signifier que, contrairement à ce que voudraient faire croire certaines gens qui cherchent le bonheur sans jamais le trouver, celui-ci éclate sous leurs yeux et retentit dans leurs oreilles à chaque heure du jour, qu'ils le prennent donc où il est, ne fût-ce qu'un instant, et qu'ils cessent de nous fatiguer de leurs inutiles plaintes, c'est ensuite pour montrer l'importance que j'attache au rapport entre la brusque disparition de ma peur et les souvenirs de calme félicité qu'évoquait irrésistiblement pour moi la vue de ce banc sur lequel je venais de m'asseoir. Il est en effet très frappant que j'aie cessé de croire à la réalité du péril à partir du moment où je me suis introduit dans ce jardin. Ce phénomène me paraît intéressant dans la mesure où il est symptomatique de la répercussion que de tels souvenirs, pour peu qu'ils conservent leur violent parfum, peuvent avoir sur le cours d'une pensée même dominée par la peur, comme c'est le cas ici. Mais passons.

Encore une remarque. J'ai oublié de noter en son lieu un fait qui, lui aussi, revêt à mes yeux une certaine signification et je ne puis me résoudre à le passer sous silence, malgré mon souci constant de n'exposer ici que l'essentiel. On a pu observer que, dès l'instant où j'ai pris conscience du danger auquel je cherchais à échapper en courant à travers les rues de la ville, il n'a plus été question de ce douloureux sentiment de culpabilité causé, ainsi que je crois l'avoir suffisamment fait comprendre, par le souvenir de ma pitoyable conduite dans le bar et avivé ensuite par celui du rire de cette femme. C'est qu'en effet, la peur survenant, il s'était dissipé de lui-même et il me paraît non moins remarquable que, la peur me quittant à son tour dès le seuil du jardin public, il n'ait pas aussitôt repris son empire sur moi ; mais, cette fois, j'étais tout entier possédé par la musique fascinante des souvenirs, rien n'aurait pu altérer ma jouissance ; à peine avais-je encore le souci du présent. Et cependant, cette musique elle-même, combien de temps subirais-je son pouvoir ? N'allait-elle pas se dissiper à la longue et alors ne serais-je pas de nouveau exposé à expier par un cruel dégoût de moi-même la honte d'avoir parlé publiquement ? Le fait est que tout se déroula suivant le processus que je viens d'indiquer, mais cette fois, si lourd était le sentiment de ma déchéance que, tenant la peur pour le remède le plus efficace, persuadé qu'elle seule me permettrait d'éprouver un certain allègement, sinon d'échapper complètement à l'emprise du remords, j'en arrivais à la regretter ainsi qu'à souhaiter l'épreuve d'un châtiment dont je ne doutais pas de sortir régénéré.

La lune se leva, je sursautai : la grille se refermait avec un petit grincement aigret, quelqu'un venait d'entrer dans le jardin. Je me soulevai un peu sur les mains et je regardai au delà du massif empâté de neige si rien n'apparaissait au tournant du sentier : le pont était désert, encombré seulement de deux tonneaux de goudron superposés et d'un tas de pavés surmonté d'un drapeau rouge que le vent agitait doucement. Je sentais l'odeur fine et glacée de l'eau, j'entendais le torrent, et le pont apparaissait à présent clairement, avec ses lignes raides et étincelantes, dans la pénombre tachée de lune. Je me secouai, je crois m'être mis à rire ; je sortis mon mouchoir pour essuyer la sueur qui perlait à mon front. Pour l'instant, j'étais encore très maître de moi, pour l'instant je voulais encore me laisser exalter lentement par cette nuit blanche, sentir encore le temps couler entre

mes doigts et me refuser à tout ce qui m'engagerait à une dépense de forces excessive, et, pour cela, garder totalement vacante ma faculté d'attention. Et cependant, je ne pouvais m'empêcher de regarder fixement tour à tour le pont et le sentier qui, entre les taches rondes des réverbères, se perdait dans l'obscurité.

Une toux profonde venue de la gorge me fit tressaillir. Mes mains se crispèrent sur le banc et je jetai un regard circulaire avec une sorte d'avidité épuisante. J'allais me lever et fuir quand j'aperçus une ombre qui, près du massif, à quelques pas de moi, me coupait la retraite : de l'autre côté de l'allée, un homme se déplaçait lentement, une main dans la poche de son veston et le chapeau sur le coin de l'œil ; mais, au lieu de venir vers moi, il traversa la pelouse et s'enfonça sous les tilleuls jusqu'à ce que, de mon banc, il me devînt impossible de le distinguer.

Mais, tout aussitôt, il fit volte-face, revint sur ses pas, traversa de nouveau la pelouse à pas de loup et stoppa à la hauteur du massif en se dissimulant derrière un arbre. A ma propre stupéfaction, je m'avançai vers lui, les coudes légèrement écartés, dans la posture agressive d'un lutteur qui se dispose à engager le combat, toute la lumière dégoulinant sur mes épaules comme de l'eau blanche. Alors qu'en général je me montre incapable d'accomplir la plus légère action d'éclat ou même de me comporter avec sang-froid en face d'un ennemi de force supérieure ou seulement égale à la mienne, cette fois je me portais bravement au-devant d'un danger réel, comme si, affranchi de toute crainte ou du moins mettant mon point d'honneur à la surmonter, je m'étais jugé de taille à me mesurer à un adversaire dont j'ignorais jusqu'au nom, quand la prudence m'eût conseillé de me tenir tranquille sur ce banc, où j'étais sûr qu'il ne pouvait me voir. (Ma peur d'être dupe toujours en éveil déjoue en moi ce complot d'hypocrisie et de vanité qui mène à se croire quelqu'un d'aussi invraisemblable qu'un héros. D'ailleurs rechercher le réconfort dans l'approbation de soi-même, méritée ou non, me semble vulgaire, je ne le trouve légitime dans aucun cas. Il est inutile que je me défende d'avoir jamais pensé à mettre un acte aussi audacieux sur le compte d'une bravoure dont j'ai déjà dit que j'étais totalement dépourvu. Qu'on ne s'y trompe donc pas, j'étais mû par le désir d'en finir avec l'obsession du châtement dont je me sentais menacé ; je rêvais d'expier, par la correction que je me ferais infliger, la honte de ma récente conduite, et ma dette acquittée, de jouir

librement d'un présent où aucun remords ne viendrait s'immiscer ; la présence d'un ennemi me semblait une chance tout à fait rare qu'il s'agissait d'exploiter, au mépris de la peur, et en payant d'une souffrance physique le bénéfice de mon rachat. Ce n'était donc pas avec la fierté du combattant, avec un désir de succès, de domination ou de gloire, que j'allais l'affronter, mais avec la passive humilité d'une victime librement consentante, à laquelle il semble normal et pleinement souhaitable d'encourir le châtement qu'elle sait avoir mérité ; je n'avais pas à vaincre un ennemi, j'avais à me livrer aux coups d'un homme qui m'apparaissait à proprement parler comme le juste exécuteur désigné pour me purifier de ma souillure et envers qui je ne devais nourrir, à ce titre, que des sentiments de gratitude.) Quand je fus à quelques mètres de lui, je ralentis, puis je stoppai devant un arbre récemment abattu qui obstruait le passage, à l'endroit où le sentier venant du pont rejoignait l'allée centrale que je venais de quitter, les yeux fixés sur l'homme qui, immobile et plaqué contre le tronc, serrait autour de ses reins un manteau trop long dont les pans battaient contre ses jambes. Pendant un instant, je pouvais me figurer que nous nous observions mutuellement, mais quand il s'écarta de l'arbre d'un bond rapide et qu'il avança la tête en me scrutant avec une sorte d'ahurissement hébété, je compris qu'il venait seulement de me découvrir. Tandis qu'il m'examinait de ses petits yeux pointus, tout mon corps crispé d'angoisse et d'indécision était animé d'un léger balancement, comme si j'avais oscillé sur place. L'ombre de l'homme qui envahissait tout le champ neigeux derrière lui, de telle sorte que celle de sa tête à présent tournée de profil par-dessus son épaule et cocassement déformée par les accidents du terrain, atteignait le pont, lui donnait un aspect gigantesque et menaçant qu'il était loin d'avoir en réalité, car il était de petite taille et apparemment peu robuste. Je le vis ouvrir son manteau et en extraire une montre ; il regarda l'heure, releva la tête et, la montre toujours en main, fit un pas vers moi en me regardant droit dans les yeux avec une expression courroucée ; un instant après, il abaissa de nouveau son regard sur la montre qu'il replaça précautionneusement dans la poche intérieure de sa veste, puis il s'efforça avec ses doigts raidis par le froid de reboutonner son manteau. Ce fut seulement lorsqu'il rejeta d'un coup sec son chapeau en arrière, découvrant un triangle de cheveux rouges et calamistrés, que je reconnus le petit rouquin du bar. Le pauvre diable, n'avait-il pas compris que j'étais désormais indifférent aux charmes

de son amie, ne lui suffisait-il pas de l'avoir vue me tourner en dérision devant toute la clientèle du dancing ? J'éprouvais pour lui une vive compassion et j'étais résolu plus que jamais à le laisser me battre tout son saoul. Dans l'obscurité, je ne pouvais pas très bien voir sa figure, mais j'imaginai qu'elle était pâle et déformée par la haine, elle ne devait pas être agréable à regarder. Pauvre diable ! Il pensait sans doute qu'en me rouant de coups, il ferait triompher son amour et, en attendant, il se baignait avec délice dans sa colère. C'est en cela que consiste la vraie passion : flanquer une pile à son prochain pour l'amour de sa dame. Belle et fière conception ! Cet homme avait toute ma sympathie, j'étais heureux que le destin me l'eût envoyé en un moment tel qu'il pouvait presque sembler que, devant mon désir d'expiation et non pas guidé par sa haine, il était venu ici pour s'offrir comme bourreau ; j'aimais à penser qu'il y avait eu entre nous, dès notre premier contact, une sorte de complicité née d'une commune insatisfaction. Il éprouvait le même besoin de me battre que j'avais celui d'être battu, ainsi chacun de nous deux mettait en pratique à sa manière un principe commun d'hygiène. Non, sa figure ne devait être ni triste ni laide, elle avait plutôt cet air béat qu'on voit aux gens devant qui brille enfin l'objet tant convoité.

La lune, un instant cachée, apparut entre les nuages qui se déchiraient et nous inonda d'une lumière glacée. Sans paraître mouvoir si peu que ce fût ses yeux injectés de sang, il m'inspectait de haut en bas, le visage figé en une double expression de ressentiment et de crainte, les deux mains enfouies dans les poches de son manteau, dont elles faisaient remuer imperceptiblement l'étoffe. Il en retira la droite avec lenteur, pour l'introduire ensuite entre les deux revers de son manteau, d'où il sortit sa montre qu'il consulta de nouveau d'un air circonspect. Il releva la tête d'un mouvement brusque et me jeta un long regard aigu et méfiant, comme s'il avait eu de bonnes raisons de croire que je profiterais d'un moment d'inattention pour prendre la fuite. Puis, d'un bond, il sauta par-dessus l'arbre abattu et, en deux enjambées, parcourut la distance qui nous séparait ; son avant-bras allait m'attraper par le milieu du corps pour me faire basculer en arrière, quand je plongeai et l'évitai d'un écart. Je ne crois pas que cette première dérobade devant la souffrance ait été causée par une incurable lâcheté, ni qu'on puisse l'interpréter comme une savante mise en garde destinée à me permettre de tirer profit de la stupeur où l'inanité de son geste avait plongé mon adversaire, et la preuve, c'est qu'il n'y eut de

mon côté aucune riposte ; vraisemblablement pris de court par la rapidité de l'attaque et n'ayant donc eu ni le temps ni la présence d'esprit de dominer mon réflexe de défense, c'est tout instinctivement que j'avais esquivé le coup, m'infligeant ainsi à moi-même un cinglant démenti.

Mais, quand il sauta sur moi de nouveau je me contentai de lever le coude pour protéger mes yeux et il n'eut aucune difficulté à écraser son poing sur le coin de ma bouche qui se mit à saigner abondamment. Résolu à ne céder à la peur ou à la révolte de ce qu'il me restait de dignité qu'après avoir subi jusqu'au bout l'épreuve qui consacrerait mon rachat, je m'évertuais avec une fiévreuse application à garder les bras le long de mon corps, dans l'attitude probablement assez comique d'une victime livrée sans défense aux mains d'un cruel bourreau. Mais, irrité par l'inertie dont je faisais preuve, il se dressa de toute sa petite taille et lança un grand coup de poing qui m'atteignit au front ; je tombai assis dans la neige. Comme je tentais de me remettre sur mes pieds, il me frappa encore deux fois ; je roulai sur le dos et me tins immobile.

Bien que lié à un sentiment de chute sans fond, l'état de jubilation que je ressentis par la suite m'apparaît comme la preuve irréfutable que seule une souffrance physique avait le pouvoir d'apaiser le honteux malaise où m'entretenait le souvenir de ma faute ; cet état imprévu qui se manifestait par une sorte de gaîté, d'humeur enfantine, de disponibilité heureuse, d'entier détachement, me faisait à la fois trembler et rire et son intensité était telle qu'il n'y avait pas de torture, me semblait-il, que je n'eusse été capable d'endurer si j'avais eu des raisons de croire qu'elle entraînerait ma réhabilitation en me déchargeant cette fois entièrement du poids de mon remords ; car aucune épreuve n'était au-dessus de mes forces, je les sentais illimitées. Et c'est encore cette sorte d'extase qui vous expliquera que je n'encours en rien le reproche que vous êtes peut-être disposés à me faire de mon inertie, de mon indolence, de ma mollesse, de ma veulerie, que sais-je encore ? De là à m'accuser de lâcheté, il n'y a naturellement qu'un pas. Pourtant, afin d'aider à comprendre certaines de mes attitudes les plus ambiguës, je n'ai pu faire moins que m'étendre avec une insistance souvent lassante sur ce qui m'a toujours paru se prêter mal à l'expression, au risque de voir un grand nombre de mes lecteurs abandonner la partie, quand tout me gardait d'user de persuasion pour leur faire partager une émotion probablement intransmissible, à leurs yeux d'un intérêt douteux, et aussi

dépourvue que possible des vertus particulières qui s'attachent aux émotions usuelles, mais que, pour la compréhension de l'ensemble et en dehors de toute autre considération, j'étais bien obligé de mettre en évidence.

Il se pencha sur moi en se dandinant un peu avec un air surpris ; il soufflait très fort, chaque respiration s'étouffant en une chute confuse, comme si elle devait être la dernière. Un moment s'écoula. Moi-même, j'étais essoufflé et je haletais. Mon pouls martelait douloureusement ma lèvre fendue et enflée. Peut-être que la vue de ma figure marbrée de coups lui ôterait le courage de me frapper encore, qu'il jugerait plus prudent d'en rester là et qu'il ferait demi-tour en me laissant râler dans mon sang, à plat ventre sur la neige gelée. Je craignais qu'il ne fût déjà soulagé ; pour ma part, je ne l'étais pas encore, la correction me paraissait insuffisante et c'est pourquoi je tentai de me remettre sur mes pieds espérant l'inciter, par ce regain de vitalité imprévue, à me mettre définitivement hors de combat. Il reprit une position de défense. J'essayai de me relever et je m'aperçus que je ne sentais plus mes jambes. Je savais que pour soutenir mon rôle jusqu'au bout je devrais me relever et faire mine de le frapper. Peut-être qu'il finirait par me tuer, je ne voulais pas mourir, mais, si cela devait m'arriver, je n'en avais cure. Il y eut un moment d'hésitation de part et d'autre. Malgré tout le mal que je me donnais, ma position restait extrêmement contrainte et invraisemblable. Je compris que si je n'attaquais pas le premier, il abandonnerait la partie. Je m'élançai sur lui, il eut le temps de se baisser ; son visage plongea de côté dans la clarté de la lune. Alors, il perdit patience, sauta en l'air et me tomba dessus, les pieds en avant. Il me frappa de toutes ses forces, mes jambes flageolèrent, je tombai sur les genoux. Je l'entendis s'éloigner en courant, puis je crus entendre pendant un moment le tintement des cloches. Je restai agenouillé, la tête renversée en arrière, à regarder le ciel noir avec des larmes qui coulaient sur mes joues.

Lorsque je repris connaissance, j'étais couché sur le côté, l'oreille droite enfouie dans la neige, les mains crispées sur les revers de mon manteau qu'elles serraient étroitement autour de ma poitrine. Je ressentais une douleur lancinante sur le front, entre les deux yeux. D'une torsion de reins, je réussis tant bien que mal à me mettre sur le dos et je restais ainsi étendu, immobile, regardant fixement au-dessus de moi le sapin qui se dressait, vague comme un somnambule, dans le brouillard léger et blanc, tandis que

d'une main je tâtais maladroitement mon visage rendu insensible par le froid et que, de l'autre, j'explorais la couche de neige fondue sur laquelle je gisais. J'éprouvais l'impression pénible de me trouver au fond d'une crevasse d'où je ne parviendrais pas à me tirer, même au prix des efforts les plus désordonnés, soustrait à jamais aux regards humains, perdu pour le monde, dussent tous les promeneurs habituels du dimanche circuler en rangs serrés autour de moi. Les suites des coups que j'avais reçus se faisaient à présent durement sentir ; ma magnifique exaltation n'était plus qu'une immense lassitude. Rien qu'à l'évoquer, je frissonne, moins à la pensée de la souffrance qu'au sentiment de mon échec d'alors. Constatant amèrement que la punition recherchée n'avait pas amené en moi le changement que j'en attendais et rougissant d'en avoir été réduit à un aussi pitoyable expédient, je ne m'en sentais pas moins tenu de subir une nouvelle épreuve dont je craignais pourtant que l'efficacité, cette fois bien réelle, se payât par une souffrance plus atroce, probablement tout aussi humiliante et qui, d'avance, me parut si redoutable que, m'attendrissant et m'apitoyant sur moi-même, je me mis à pleurer comme un enfant. Larmes stupides d'ailleurs, peut-être causées seulement par une dépression très vive. Pourtant, mise à part cette appréhension et sachant bien que je ne pouvais demeurer impuni, j'avais hâte de me laver de mon péché et je désirais encore avec ardeur obtenir mon propre pardon, c'était même là le seul aiguillon qui pût me pousser à agir au milieu de tant de détresse. Un autre sujet de désespoir était la bise tranchante comme un rasoir qui me coupait les oreilles que protégeait à peine un misérable cache-col trop court et trop étroit. Le froid aurait été malgré tout supportable si j'avais eu la ressource de battre de la semelle pour ramener le sang à mes orteils engourdis. Mais, pour cela, il aurait fallu que je prenne la décision de me mettre sur mes pieds, or je ne me croyais pas en état de faire un tel effort. Je réussis pourtant à relever le buste et j'appuyai mon dos contre le tronc de l'arbre mort. Je restai un long moment dans cette position, sans faire un mouvement, les jambes étendues, droites devant moi et jointes hiératiquement comme une statue gisante sur un ancien tombeau, les mains posées sur mes genoux, mettant toute mon application à garder les yeux ouverts et à contempler au-dessus de moi le ciel qui était comme une voûte de fer battu. Les réverbères étaient éteints et, de fait, il faisait demi-jour. L'aube couleur de citron inondait le jardin désert, s'égouttaît des branches

et des corniches, émiettait les blocs d'ombre entre les arbres et déjà la fumée des chalands flottait bas sur l'eau opaque. Je me sentais frileux et fatigué. Je fis une faible tentative pour me mettre debout, mais elle n'eut aucun succès : je dus bientôt renoncer à mes efforts avec un halètement rauque et restai appuyé tout raide contre l'arbre. Mes articulations me semblaient rouillées, tous mes membres une matière morte. Pourquoi nierais-je qu'il y avait là quelque comédie ? Avec un peu plus de ténacité, je serais parvenu sans trop de peine à me mettre sur pied ; aucune de ces tentatives, à vrai dire, n'était bien pénible, mais au fort de la souffrance que me causait la morsure du froid, j'éprouvais comme la tentation de persévérer dans mon immobilité ; j'y succombais avec la même avidité qu'en été à me prélasser le corps nu au soleil, à ceci près qu'ici la cuisson ne me causait aucune volupté positive. De temps à autre, je frottai mes oreilles transies pour leur redonner un peu de vie ; mais bientôt il me devint tout à fait impossible de supporter tranquillement ce qui était au-dessus de mes forces, et je ne veux pas seulement parler de ce froid cruel dont toute ma peau était saturée et qui me transperçait jusqu'à la moëlle des os, mais aussi du sentiment d'angoisse et de désolation dont je n'eus d'ailleurs véritablement conscience que lorsque je me surpris à gémir comme un animal blessé, avec un manque de retenue qu'encourageait encore le silence environnant. (Un peu plus tard, je cultivais cette tristesse, espérant ainsi apaiser la fièvre de mon organisme ; je faisais volontairement trotter dans ma tête toutes sortes d'amères réflexions relatives, par exemple, à mon noir isolement, je me traînais sciemment dans le ruisseau nauséabond de mon péché, j'en goûtais avec complaisance l'acre et dure saveur ; la mauvaise conscience que j'entretenais ainsi en moi constituait un excellent refuge contre la souffrance physique et je me répétais mécaniquement, sans y croire, qu'il n'y aurait plus pour moi un rayon de soleil, un sourire chaleureux sur un visage, plus un son de voix humaine ; je préférais mettre ma cervelle et mon cœur à la torture, plutôt que ma chair peureuse, et si je ne pouvais m'empêcher de m'accorder une courte trêve, ce n'étaient plus seulement des larmes de feu qui venaient me brûler le visage, mais cent mille épingles qui s'enfonçaient tour à tour, avec une régularité et une précision hallucinante, dans les parties les moins vulnérables de mon corps.)

Cependant, à rester là sur le dos sans rien faire, il me sembla que, cédant à une influence pernicieuse, j'épuisais tout mon courage et que je ne pourrais plus jamais me relever ni partir. Je fis de nouveaux efforts et parvins à me tenir accroupi sur mes talons, les bras serrés autour de mes genoux, puis instantanément je fus debout, mais tout mon corps ondula, pivota sur lui-même de telle sorte que je perdis l'équilibre, étendis les deux mains devant moi et j'allais m'étaler sur le ventre quand je réussis à me remettre d'aplomb en me rattrapant d'une main à une branche. Il me sembla que toutes mes forces revenaient d'un coup et, pour savourer un avant-goût de liberté, je fis quelques pas, d'abord avec un peu d'hésitation et en prenant soin de garder ma main droite étendue vers le tronc auquel, dans le cas d'une nouvelle défaillance, je pourrais me raccrocher, puis avec de plus en plus d'assurance ; mais, craignant d'abuser de mes forces, je fis halte et m'appuyai contre un arbre ; je restai encore là un moment, sortis mon miroir de poche, me donnai un coup de peigne, ramassai mon chapeau auquel la neige amoncelée sur le sommet et sur les bords donnait l'aspect d'un gâteau à la crème ; j'essayai de le brosser soigneusement avec la main, puis avec mon mouchoir et je rajustai mon manteau froissé comme si on l'eût passé à la lessive, tordu et bouchonné. Mais, juste au moment où je me disposais à épousseter le bas de mon pantalon, une douleur aiguë dans les reins me fit pousser un cri ; je basculai en avant et je ne pus que protéger ma tête avec la main. A peine sur le sol, j'entrepris tout de suite de me relever, bien que j'eusse le sentiment que j'avais déjà perdu beaucoup de mes forces ; je m'appuyai sur le sol avec mes deux bras pour faire glisser le reste du corps, je pensais que si je pouvais atteindre l'arbre mort, il pourrait me servir d'appui et, dût une nouvelle douleur me transpercer le dos, je ne le lâcherais plus jusqu'à ce que je puisse de nouveau me redresser tout à fait. Contrairement à toute prévision, l'opération fut assez facile, j'étais beaucoup moins faible que je ne le croyais et je parvins à me relever en m'aidant d'une branche qui se terminait en fourche'au-dessus de ma tête. Une fois debout, incapable de me décider à faire seulement un pas, je demurai quelques instants sans bouger, hors d'haleine, une main crispée sur la branche, l'autre profondément enfouie dans ma poche. C'est alors que survint un fait extraordinaire.

Il se peut que je démêle un jour les raisons, qui m'échappent encore, de la curieuse sensation de réconfort que j'éprouvai bien avant d'avoir été frappé par les voix enfantines. Harassé par les coups reçus et l'insomnie, est-ce que je m'étais assoupi un très court instant, debout et les yeux ouverts, à la façon des chevaux, et au cours de mon petit somme, ce chant frais, égal et sans heurt avait-il exercé sur moi une influence apaisante dont je sentais les effets se prolonger après mon réveil, alors que pourtant j'affirme que j'en ignorais encore la cause, ce qui expliquerait peut-être ce brusque sursaut suivi d'une sorte de déchirure de mon angoisse – comme si des nuages menaçants s'étaient soudain ouverts sur un ciel serein – à laquelle s'ajoutaient en même temps la confiante certitude que j'avais de pouvoir maintenant jouir de tout sans remords et une félicité si vive que ma souffrance physique – engelures, bleus aux bras et aux jambes, migraine due en partie à ma beuverie de la veille, engourdissement – en fut presque annulée ? La seule chose certaine, c'est qu'il se passa un instant de transport complètement imprévisible avant que cette musique ne fût parvenue jusqu'à mes oreilles ou du moins avant que j'aie pu la percevoir clairement. (Quoique cela ne ressorte pas avec évidence du peu que j'ai dit, je puis bien admettre que mes nerfs étaient plus prompts que mes organes à retenir ce dont ils pouvaient avoir le besoin immédiat.) J'aurais juré d'abord que ces voix descendaient du ciel ou qu'elles venaient de l'autre bout du monde, quand en réalité elles s'élevaient toutes proches dans l'air glacé, par vagues successives, en un chœur d'une si discrète confusion qu'on aurait dit un éveil d'ailes tumultueuses. Il y avait en elles quelque chose de tellement singulier, de tellement allusif et mystérieux que je pensais qu'il n'était permis qu'à un très petit nombre d'élus de les entendre ; sans doute fallait-il être en état de les recevoir, et de plus en plus prenait corps en moi cette idée flatteuse pour ma vanité que puisque je jouissais de ce rare privilège, c'est que j'en avais été jugé digne, mieux encore, c'est que j'en étais le destinataire exclusif.

Mais cette agréable illusion ne dura que l'éclair d'un instant ; la réalité, comme j'eus tôt fait de m'en convaincre, était d'une nature beaucoup moins exaltante : ce n'était ni du ciel ni de l'autre bout du monde que cette musique me faisait signe, mais tout simplement du haut de cette grande muraille, sise en bordure du canal, derrière laquelle j'ai déjà dit que s'élevaient à certaines heures du jour les cris et les rires de ces curés-enfants

aux visages malgracieux qu'on voyait sortir le jeudi par troupes, balayant la chaussée de leurs robes noires souillées de boue et guidés par un adulte au menton glabre, dont le vêtement ne se distinguait en rien du leur et qui allait et venait à leurs côtés en jetant de temps à autre une note sèche et bourrue dans le bourdonnement monotone des multiples conversations.

Ma méprise me fit pour ainsi dire toucher du doigt l'excitation folle dans laquelle je me trouvais. C'était à mourir de rire, et cependant, le plus drôle, c'est que je ne sentis même pas un sourire ironique effleurer mes lèvres. Peut-être aurais-je su, en période normale, résister à cette musique fascinante qui m'empoignait littéralement et me serais-je demandé comment des êtres de si peu d'attrait réussissaient à faire jaillir du fond d'eux-mêmes un chant si pur et si ineffable que cela tenait du miracle, et, puisque force m'était de reconnaître qu'ils en étaient les interprètes, comment ils pouvaient sans dommage vivre entre ces hauts murs qu'on avait interposés entre eux et ce paysage harmonieux que mes yeux ne se lassaient pas de parcourir tranche par tranche et sous la coupe d'hommes dans le genre de ce grand escogriffe – mais après tout, qu'est-ce qui me prouvait que sous son air gourmé il ne cachait pas un trésor de qualités ? Qui dirigeait l'exécution de ce chœur où chaque ensemble tenait inflexiblement sa partie sinon l'un des maîtres et pourquoi pas celui-là même qui jouait dans les rues le rôle dérisoire du chien de berger ? — N'importe ! tout cela aurait dû m'intriguer et me révolter au point de m'en faire presque oublier la merveilleuse suavité de ces voix, mais bien malgré moi, quelque défense que je fisse, malgré ma volonté de ne jamais me laisser égarer par quelque chose qui m'émeut à l'improviste (attitude qui, dans mon entourage, est diversement appréciée et me vaut la réputation, à mes yeux assez comique, de tête froide), j'étais tout entier la proie de cette musique qui m'inondait, m'écrasait, m'anéantissait de toute son effrayante plénitude – effrayante, parce qu'elle me laissait complètement désarmé. (Je n'ai jamais eu à me suggestionner pour m'émouvoir à l'audition de mes œuvres préférées : elles ont sur moi une vertu dominatrice à laquelle je ne cherche pas à me soustraire ; c'est ainsi que je pense volontiers qu'elles seules peuvent me porter à mon propre sommet. En revanche, me paraît éminemment suspect le bouleversement grisant que, pour peu que le cadre et les circonstances s'y prêtent, je retire de l'audition d'œuvres sans importance, d'une sentimentalité écœurante

ou d'un pathétique de mauvais aloï débitées à la va-comme-je-te-pousse par un orchestre minable. Assis seul dans un café où trois violons et un mauvais piano exécutent un morceau en vogue ou pis encore, tel air fameux d'un opéra qui a contre lui de prétendre au sublime, si je ne me tiens pas sur mes gardes, il m'arrive d'être envahi par un délire de tristesse ou de joie auquel je ne puis honnêtement donner mon approbation : je me sens enfin ému, mais c'est vraiment à trop bon compte. Aussi me suis-je exercé à demeurer sourd à ce qui, sous couleur d'exalter ma sensibilité, ne faisait de moi qu'un absurde pleurnicheur, mais hélas ! j'ai la tête trop chaude.)

Ici, je ne songeais pas à exercer sur mon émotion un contrôle que je réservais sottement à celle que me causait l'audition d'œuvres dont je pressentais plus ou moins confusément l'inanité ; d'abord, cette musique n'était pas vulgaire, ensuite elle me remuait comme aucune autre n'aurait jamais su le faire, je me sentais plein de bien-être et comme envahi par une sérénité en tous points analogue à celle dont j'ai déjà été amené à parler à propos des symptômes de ma première crise. On m'excusera si je m'abstiens pour une fois de chercher à déceler quels sont les traits qui pourraient me permettre de caractériser et de définir une émotion dont je n'ai été que le témoin hagard, elle me paraît trop particulière, trop personnelle et par là même dénuée d'une suffisante puissance de suggestion pour que cela vaille la peine de m'y attarder. Que saurais-je en dire ? Mieux vaut à tous égards la laisser de côté, quelle que soit la place importante que j'ai la faiblesse de lui assigner dans mes souvenirs, me réservant de vous soumettre en temps utile un de ses effets gros de signification pour ce qu'il m'a ouvert de surprenantes perspectives, faisant à mes yeux figure de révélation comme le déchirement soudain d'un voile ou l'éclatement d'une vérité.

Je me bornerai cette fois à fixer ici, en quelques lignes et sommairement, ce que j'ai retenu des qualités propres à cette musique. Telle que je l'entendais dans ce jardin public où le froid paralysait tous mes membres, elle me paraissait attirante par la chaleur intense qu'elle dégageait, due à l'incandescence de certaines voix enfantines portées au rouge auxquelles s'ajoutait pourtant comme à l'arrière-plan un rideau de voix plus tendres et parfaitement sereines ; car, si, d'une manière générale, il y avait en elle quelque chose d'enveloppant et de confortable comme l'atmosphère d'une salle surchauffée où l'on pénètre après une longue

station dans le froid du dehors, c'était surtout par son double caractère de liberté et d'innocence joyeuse qu'elle m'émouvait jusqu'aux larmes ; mais aussi par je ne sais quoi de large et de clair pareil au vent marin. Avec le recul du temps, il me semble que ces voix exprimaient encore une totale indifférence aux douleurs humaines, foulant aux pieds scrupules, troubles, doutes, tout ce qui constitue l'étoffe de nos soucis, se jouant de l'angoisse avec une éclatante insolence (sans lui lancer pourtant aucun de ces sombres défis, souvent ridicules par ce qu'il y a en eux d'ostentatoire et de forcé). Incantation pure, secrète, en marge du monde lourd et fade que nous portons en nous, douée de la séduction particulière qu'attire tout ce qui n'a pas cette odeur corrompue du péché, et qui enchante comme la seule évocation des mots : *allégresse, printemps, soleil* ; issue d'un univers sans sexe ni sang mais que ne dégradait pourtant aucune de ces tares propres à ce qui est exsangue et décharné ; opposant sa grâce aérienne à mon abattement d'animal blessé ; claire comme une nuit de gel, rafraîchissante comme une bolée d'eau de source ; idéale enfin comme tout ce qui suggère l'existence d'un monde harmonieux, sans commune mesure avec la réplique que nous en faisons et qui n'en est jamais qu'un détestable simulacre. Mais ce que je ne dois pas omettre de dire de ces chants, c'est la certitude que rien n'aurait pu me retirer de l'esprit qu'ils m'apportaient un parfum familier, vestige insolite d'un monde aussi radicalement distinct de celui où je me débattais que l'été l'est de l'hiver et qui, au sein même de ma jubilation, me procurait une poignante nostalgie comparable à celle qu'engendre chez un homme sur le déclin l'évocation de tout un passé glorieux ou encore à celle que vous ressentez s'il vous arrive un jour de fouler imprudemment les lieux qui ont été le théâtre d'une passion dont vous vous croyiez pourtant guéri à jamais. Restait à identifier l'épisode de ma vie auquel il se rattachait, j'étais d'autant plus anxieux d'en trouver la référence précise qu'uniquement absorbé par cette recherche qui m'importunait en m'empêchant de jouir de la musique, je me sentais gagné peu à peu par l'obsession d'une interrogation que jamais je ne m'accommoderais de laisser sans réponse ; privé de toute base d'orientation, je risquais de me tourmenter, de m'énerver et, en définitive, de voir gâché tout mon plaisir. Je voulais éclaircir ce point une fois pour toutes, et si c'avait été nécessaire, je serais bien resté jusqu'au lendemain matin à me reporter mentalement à mon enfance, l'explorant de fond en comble, en scrutant les épisodes les plus

marquants et examinant si je ne pouvais y découvrir quelque indice qui ferait fonction de clef et déclencherait brusquement la lumière, mais me laisserait-on le temps de venir à bout de ma tâche ? La musique n'allait-elle pas s'évanouir subitement et avec elle ce qui m'eût permis de trouver le mot de l'énigme ? Et s'il en était ainsi, à quoi bon me fatiguer en pure perte ? Il était sans doute préférable dans tous les cas de ne pas m'attarder 'à entreprendre de telles recherches qui détourneraient mon attention de ce qui les avait précisément déterminées et n'aboutiraient qu'à me soustraire au pouvoir bienfaisant de cette musique, sans que rien m'eût été donné qui puisse les justifier. En réalité, mes craintes étaient superflues. Car, tandis que je ruminais là-dessus, le jour se fit en moi peu à peu, j'avais la conviction d'être sur la bonne voie et déjà je me faisais une idée approximative du climat où s'était déroulé l'épisode dont j'attendais qu'il me donne la révélation du sens de ma nostalgie mais sans parvenir encore à le définir ni à le situer avec précision. Enfin, comme je me demandais une fois de plus ce qui avait bien pu me laisser le souvenir d'un pareil parfum, la réponse me vint comme un éclair. Et maintenant, autour de ce chœur enfantin venaient graviter des souvenirs échelonnés sur diverses périodes de ma jeunesse, mais de contenus à peu près identiques et ayant pour cadre commun la chapelle de ce collège breton où, débordant d'une ardeur violente, ressentant cruellement l'injustice de la contrainte, j'entretenais à longueur de journées mon orgueil et ma haine. Un jour soudain je me rappelais de quelle triomphale façon tombait le soleil de l'après-midi en faisceaux couleur de safran sur les dalles en mosaïque, sur les guipures illustrées de motifs travaillés qui ornaient l'autel, dorant les candélabres à cinq branches que brandissaient des anges en plâtre écaillé, couronnant d'un nimbe éphémère les cheveux des enfants aux joues polies et plates, aux bouches ouvertes, et la manière dont les moins pieux d'entre eux se penchaient en avant, baissaient la tête et plaquaient habilement une main sur le bas de leur visage quand, las de chanter, ils feignaient de s'abîmer en prières – genre de dissimulation où j'étais passé maître et que je pratiquais fréquemment. Et me revenait aussi à l'esprit le souvenir d'un certain dimanche de mai où j'avais aperçu un gros oiseau touffu, encadré par une des hautes fenêtres ouvertes à deux battants par laquelle s'échappaient habituellement les effluves de l'encens qui me fait vomir, se détachant en gris sur la jeune et frissonnante verdure du marronnier que je voyais resplendir chaque jour

sous les couleurs du soleil comme le flanc étincelant d'un vaisseau – tandis que moi, dans mon trou sombre et froid, pareil à une larve, je dépérissais – et avec quelle application furieuse, têtue, insensée, je m'étais efforcé de prêter l'oreille au chant qui montait en boule le long de sa gorge, défiant ainsi la force torrentielle d'un *Magnificat* crié à tue-tête par deux cents voix, et de quelle poignante façon, lorsqu'un silence religieux s'établit en bas comme un majestueux point d'orgue, l'oiseau fit entendre là-haut quelques vocalises pures, presque grêles, mais dont l'ironique désinvolture me causa cette ivresse qui est le désespoir absolu voisin du bonheur. Mais ce que je me rappelais par-dessus tout, c'était l'état d'indicible ravissement auquel me portaient les *Psaumes* : tantôt je m'y abandonnais complaisamment en mêlant ma voix – peu sûre – à celles de mes camarades, tantôt, si mon orgueil hostile exigeait le défi, je m'y opposais de toute ma volonté d'autonomie, gardant alors ma bouche hermétiquement close, les lèvres seulement boursouflées d'une moue méprisante, la tête et le buste très droits, les yeux éclatants d'arrogance, avec le double espoir de signifier par la raideur de mon maintien le dégoût que m'inspiraient ces louanges servîtes et d'affirmer publiquement ma liberté, et c'était dans le dernier cas surtout que j'avais le sentiment de devenir d'un coup quelqu'un de prestigieux – comme le demeurent à mes yeux celui qui, insoucieux du scandale et faisant fi d'une réprobation unanime, lutte crânement à un contre mille pour imposer ses vues, fussent-elles erronées ; le révolté qui, n'entendant pas se conformer à un état de choses qu'il réprouve et que tous admettent par veulerie ou par intérêt, n'hésite pas à braver les autorités qui le maintiennent dans l'oppression, farouchement résolu à ne céder qu'après avoir remporté la victoire, fût-elle illusoire ou trop lointaine ; l'accusé, coupable ou non, que traque dans son box une société pourrie d'honnêteté et de bon sens, bref tous les opprimés auxquels la lutte solitaire confère une auréole de pureté. Rester immobile, obstinément sourd à ce beau et solennel bavardage qui n'était qu'un leurre, dans une attitude sans geste de réfractaire, me maintenir ferme devant la supplication bêlante des autres, être considéré par mes oppresseurs, leurs serviteurs et celui qu'ils prétendaient servir, sinon comme une brebis galeuse, du moins comme un ennemi que sa pureté rend plus inquiétant, faire figure de séduisant rebelle aux yeux de mes camarades auxquels ne m'unissait pourtant aucun lien de complicité (sauf celui que nous entretenions assez habituellement contre

nos maîtres), à tous inspirer une crainte respectueuse, autant de pauvres moyens – vulgaires s'ils n'avaient été si puérils – par lesquels je prétendais accéder à la puissance, me libérer de mes chaînes, en un mot me donner momentanément le change : il ne s'agissait somme toute que de supporter la contrainte en me grisant d'assurance orgueilleuse.

Mais, pour en revenir au chœur des petits séminaristes, la nostalgie qu'il éveillait en moi, ce n'était pas seulement ce plaisir mêlé de regrets que nous éprouvons toujours à ranimer des souvenirs d'enfance qui, avec le recul du temps et l'amère expérience que nous avons acquise depuis, nous reviennent parés de couleurs charmantes, mais bien plus le malaise que me causait l'antinomie, qui se révélait soudain à moi avec une horrible évidence, entre ce que je n'avais jamais douté de devenir et ce que j'étais devenu : n'avais-je pas creusé de mes propres mains le fossé infranchissable qui me séparait de ma jeunesse ? Qu'on me comprenne bien, il ne s'agissait pas de déplorer mon impuissance d'adulte à désertier le monde brutal, sec, désespérément impropre à toute aventure mythique où nous nous démenons avec une férocité d'araignée pour m'introduire ensuite, à la faveur d'une évocation précise, dans ce monde perdu auquel les hommes attachent si douloureusement leurs regards – quant à moi, je tiens celui que nous qualifions de réel pour seul digne de notre condition, préférant depuis tout temps la lumière rigide de midi aux vapeurs du soir, la rigueur d'une vérité aux replis du mensonge, la nudité aux parures. Bien au contraire, ce qui me déchirait le cœur, c'était de découvrir dans les profondeurs de mon enfance tout autre chose que des rêves dérisoires : des passions vivantes et par exemple l'impossibilité foncière de pactiser avec ce que j'exécrais, la certitude puérile d'être tout à fait maître un jour de disposer du monde qui s'étendait devant moi comme un domaine ouvert, l'incapacité de prendre mon parti du sort qui m'était fait et d'apaiser en moi une brûlante soif d'exigences. Mon passé renvoyait de moi une image étrangère dont la seule évocation jetait sur mon insuffisance actuelle une lumière implacable ; il me semblait en effet que j'y prenais une idée de moi peu compatible avec ce que des années d'auto-observation m'avaient appris. Si je souffrais alors, ce n'était pas tant de renoncer à combattre, faute d'ennemis, que de me voir talonné de près par des ennemis avec lesquels la sagesse me conseillait de ne pas entrer encore en lutte ouverte, faute d'armes suffisamment efficaces pour les confondre, tout au plus pouvais-je afficher devant eux une attitude

de provocation et de rage pures ou encore les cingler d'un rire parfaitement courtois. Mais je puisais une consolation dans la pensée que lorsque viendrait le moment tant désiré de passer à l'attaque, c'est-à-dire lorsque je serais enfin en mesure de déployer toute ma force, ma souplesse et ma ruse, je connaîtrais alors l'ivresse de la victoire. Que me restait-il de cette solide confiance en moi-même, de cette volupté de détruire, de l'agressivité plus ou moins déguisée que je dirigeais contre ceux qui me faisaient subir une contrainte dont j'avais horreur, de la fascination qu'exerçaient sur moi les conquérants, les chefs de bande, les insurgés dont l'exemple éveillait au secret de moi-même une sorte de complicité intime, de l'esprit naturellement frondeur que j'apportais à toutes choses ? A mesure que j'avancais dans la vie, mon indifférence allait s'accroissant, rien ne me semblait valoir la peine d'aucun effort, et il en résultait que mon avidité n'était plus dirigée comme autrefois vers des idées de revanche ou de conquête : elle aspirait au contraire à ce qui saurait m'en délivrer. C'est qu'aujourd'hui le fracas des combats me répugne et me lasse, et j'en veux à mort à qui m'arrache de force à mon indifférence. Ne rien entreprendre, veiller, attendre, veiller...

Cela dit, je dois me garder de retenir la nostalgie dont je viens de parler comme l'élément essentiel du pouvoir de cette musique, lequel réside aussi ailleurs et serait imparfaitement défini si je me bornais à mettre l'accent sur le trouble d'importance secondaire ressenti à l'évocation de ce que j'avais tenu autrefois pour infiniment précieux et nécessaire ; je n'ai voulu insister sur ce point que parce qu'il me paraissait constituer la seule clef qui me permît d'explorer ne serait-ce qu'une part restreinte du contenu d'une émotion par ailleurs inapte à se projeter dans le cadre du monde réel. Il reste entendu que ce qui primait, c'était une joie forte à crier, celle qui déchire l'homme étreignant une femme depuis longtemps convoitée ou découvrant enfin après d'épuisantes veilles quelque vérité qui le met en contact avec ce qu'il y a au fond de lui de plus impénétrablement caché. Et que signifierait ce délicieux allègement du cœur, ce fougueux élan du sang sinon que la joie triomphale qui chantait à mes oreilles était là pour effacer la faute capitale que j'avais commise la veille et de laquelle étaient issus toute ma souffrance et mon dégoût ? Je ne puis m'expliquer autrement le désir qui m'était venu de faire quelques pas : maintenant j'avais la certitude que la honte ne me pousserait plus à trébucher comme malgré moi, à m'étaler par terre, la face

cachée dans la neige, ou osant à peine ouvrir les yeux sur le ciel. Pour la première fois de la matinée, j'éprouvais une impression de bien-être physique, mes membres étaient réchauffés, je me sentais très fort, mes articulations me semblaient souples et je résolus d'en faire l'épreuve sur-le-champ. Tandis que je marchais vers le canal, je remarquai joyeusement que mes jambes m'obéissaient à merveille et brûlaient de me porter où je voudrais.

Mais avant d'aller plus loin, je voulus jeter un dernier regard sur le lieu où j'avais subi mon supplice. A cette heure-ci, entre chien et loup, tandis que de gros flocons bien séparés tombaient sur le sol un par un, dans cet air clair et glacé, il me semblait important d'en garder un souvenir précis. Je me retournai donc et je vis l'empreinte saugrenue que mon corps raidi par le froid avait gravée sur la neige boueuse et maculée de mon propre sang. Je pris sur moi de demeurer là pendant une minute à regarder cette plaie grise et rose entourée d'éclaboussures de fragments sanglants, hideuse comme un abcès sur une chair saine. Puis je m'en détournai pour me rejeter avec avidité dans le flot de la musique qui s'amplifiait peu à peu en une escalade d'une majesté infinie. Les réponses en échos que les voix se faisaient entre elles me semblaient autant d'appels à la séduction desquels, l'eussé-je voulu, je n'aurais pu me dérober. C'était bien pour moi que résonnaient ces voix impératives et pleines d'une solennité sauvage, pour moi, rien que pour moi, c'était moi qu'elles appelaient, il n'y avait pas à se tromper ni à chercher d'échappatoire : elles m'appelaient ! Pourtant je feignis par jeu d'y rester sourd et je demeurai immobile, les yeux au sol. Je nie disais que j'étais encore libre, que je pouvais encore faire demi-tour et m'échapper par la grille ouverte dont je n'étais séparé que par une cinquantaine de mètres, que si je ne me dépêchais pas de quitter ce jardin, je devrais peut-être y renoncer pour toujours. Mais je m'obstinais à rester planté là, regardant à l'entour sans remuer la tête : n'était-ce pas avouer que j'avais bien compris, que j'étais bien celui qu'on appelait, que j'étais prêt à obéir ? La puissance de l'incantation devenait incroyable, j'en avais le souffle brisé. Et comme elle atteignait son apogée, je sentis un vertige s'emparer de moi par derrière et me pousser en avant. Conscient de ma faiblesse et d'ailleurs ravi, je ne lui opposais aucune résistance. A mesure que je me rapprochais du canal, je pouvais voir devant moi l'eau briller dans la lumière pâle du petit matin et se diviser autour de la haute muraille aussi impénétrable, aussi insignifiante,

aussi anonyme qu'un gros galet ou un pan de roche. Mais je ne me contentais plus de marcher à petits pas prudents, je courais littéralement sur la neige au risque de me rompre le cou. J'étreignais déjà la balustrade comme un affamé étreint un aliment. Il me sembla alors qu'un trait fulgurant me trouait le crâne derrière les yeux, l'eau qui scintillait sous moi me brûlait les paupières, remontait le sang à mes tempes.

— Assez ! m'écriai-je en sanglotant, assez ! après un tel chant, comment oserais-je encore ouvrir la bouche !

CHAPITRE III

Et maintenant, j'attends que vous me posiez la question qui vous brûle les lèvres. Allez-y. Mais, croyez-moi, abandonnez d'abord une attitude malveillante qui ne vous sied guère : espérez-vous encore me confondre ? Prenez garde que je ne tienne en réserve une réponse propre à saper tout l'édifice de votre ironie. Je parie que vous hochez la tête avec le sourire entendu de celui à qui on n'en fait pas accroire, vous pensez sans doute que je cherche un dernier recours dans l'intimidation, faute de ne pouvoir me tirer plus habilement d'un mauvais pas ? Alors, à vous de me prouver que vous n'êtes pas de ces gens impressionnables qui se laissent prendre à de grossières manœuvres. Mais d'abord, un instant, je vous prie. Permettez que j'invite à la patience les quelques naïfs, à supposer qu'il s'en trouve parmi vous qui, ayant pris goût au récit de mes aventures et n'entendant pas rester sur leur soif, m'interrogent, tout haletants, les yeux hors de la tête et la gorge sèche... Allons, il est vrai que je pouvais me jeter dans le canal, je n'y avais pas songé, il est vrai aussi que je pouvais m'en abstenir. Cependant, quelle que soit la sympathie que je ne puis m'empêcher d'éprouver pour ceux que tourmente une curiosité aussi légitime et sans vouloir choquer personne, la vérité m'oblige à dire qu'une telle question me paraîtrait impertinente si elle n'était d'abord si parfaitement niaise. Mais naturellement, loin de moi l'intention de la laisser si peu que ce soit en suspens : aux questions les plus variées, il se trouve que je tiens prête la même réponse. De quoi tout simplifier et contenter chacun. Quant à ceux qui ne perdent pas leur temps à se demander où j'ai voulu en venir – et par exemple, si j'ai vraiment piqué une tête dans l'eau glacée ou si je me suis détourné avec une grimace – sans doute aimeraient-ils bien savoir s'il est vrai qu'après l'audition de cette musique sublime je n'ai plus jamais osé ouvrir la bouche ? Je vois. Ce qui les excite, c'est d'apprendre *de ma bouche* ce qu'ils savent déjà. Le cruel spectacle que celui d'un homme qui s'emmêle dans les fils de ses contradictions au fur et à mesure qu'il cherche à les dévider ! Ils veulent rire, je ne leur donnerai pas ce plaisir. Croient-ils se jouer de moi, ils seront joués.

Imaginez un prestidigitateur qui, las d'abuser de la crédulité de la foule qu'il a entretenue jusqu'ici dans une illusion mensongère, se propose un beau jour de substituer à son plaisir d'enchanter celui de désenchanter, à rebours de tout ce qui fait généralement l'objet de la vanité et quitte à perdre à jamais le bénéfice qu'il tirait de sa réputation de faiseur de miracles. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas par un tardif mais louable souci d'honnêteté qu'il lui vient la fantaisie de livrer ses recettes une à une avec la froide minutie d'un horloger qui démonte une horloge, il n'a pas de ces scrupules, c'est tout simplement par volupté de détruire ce qu'il a créé et de flétrir l'enthousiasme qu'il a soulevé, il étale donc ses pièces sur la table, donnant ainsi un air de vulgarité à ses tours les plus subtils, se délectant à décevoir ceux qu'il avait émerveillés, descendant de son propre gré du pinacle où ses dupes l'avaient porté, guettant avidement dans leurs yeux qu'agrandissait hier encore un étonnement d'enfant la première ombre de la désillusion, et pour peu que subsiste sur leur masque triste, pincé par un sourire vide, la plus légère lueur de la foi, il se hâte de l'éteindre avec autant de soin qu'il avait pris la veille à l'entretenir. Suis-je cet homme cruel et fou ?

En tout cas, je ne me pose pas en victime, je suis prêt à reconnaître le bien-fondé de la plupart des charges retenues contre moi et, s'il est une accusation à laquelle j'avoue donner facilement prise, c'est bien celle de parler inconsidérément ; il est vrai que je n'ai cessé de pérorer à tort et à travers sans craindre d'entrer à mon sujet dans des détails oiseux qui n'intéressaient que moi-même, il est vrai que j'ai cherché maintes fois par instinct de comédien à me faire passer pour ce que je ne suis pas, à me prêter des sentiments que je n'ai jamais eu l'occasion d'éprouver ou encore à m'attribuer des actions que j'étais bien incapable d'accomplir pour donner de la saveur à une vie qui n'en avait aucune ; il est vrai aussi que j'ai eu le front de renier ce qui me tenait le plus à cœur et de louer ce que j'ai de tout temps fait profession de haïr. Certes, vous avez parfaitement raison de me trouver mal venu de parler sur un ton vertueux de sincérité quand mon principal souci était de donner une entorse à la vérité pour la rendre plus excitante ou plus vraisemblable ; enfin, je ne parle pas de mes roulades, de mes contorsions, de mes subterfuges, de mes grimaces. C'est entendu, je suis un bavard, un inoffensif et fâcheux bavard, comme vous l'êtes vous-mêmes, et par surcroît un menteur comme le sont tous les bavards, je veux

dire les hommes. Mais en quoi cela vous autorise-t-il à me reprocher âprement le mal dont vous êtes vous-mêmes affectés ? On ne peut me demander de rester dans mon coin, silencieux et modeste, à écouter se payer de mots des gens dont j'ai bien le droit de penser qu'ils n'ont ni plus d'expérience ni plus de réflexion que moi-même. Lequel d'entre vous me jettera la pierre ?

Ce que moins que tout autre vous paraissez disposés à me passer, c'est une certaine mauvaise conscience. Quand on a honte d'être un bavard, dites-vous, on commence par se taire. J'en conviens. Mais ce besoin fâcheux qui nous est commun constitue-t-il une tare sur laquelle ceux qui n'en rougissent pas ont le droit de me juger ? J'ai la faiblesse de croire que mieux vaut ma conscience, fût-elle mauvaise, que votre aveuglement. Est-il bien vrai qu'illuminé par la beauté de cette musique j'ai prononcé un vœu aux termes duquel j'étais tenu de garder désormais un silence décent ? Suis-je donc une sorte de vilain parjure ? Et si vous ne me rappelez opportunément la honte subie après ma grande crise que pour feindre ensuite de vous étonner qu'elle n'ait pas suffi à me corriger de mon vice, je vous répondrai... que vous répondrai-je au fait ? Rien ne m'est plus facile que de vous couper vos pauvres effets. Ce n'est pas ma faute si vos chicanes me font sourire. Reste à savoir si j'ai bien entendu cette musique, si j'ai vraiment éprouvé cette honte. Je vous répondrai donc que ce n'est pas une raison parce que je me suis donné la peine de décrire l'une et l'autre avec précision pour que leur authenticité ne puisse plus jamais être contestée par personne, et en premier lieu par moi. Est-ce que je n'aurais pas l'imagination un peu plus prompte que la mémoire ? Vous trouvez que je vais quand même un peu fort : feindre de douter de ses propres affirmations, c'est là le comble de l'impertinence ou de la mauvaise foi. Et si je ne simulais pas le doute, et si je ne doutais pas, et si je savais parfaitement à quoi m'en tenir sur la véracité de mes propos et si enfin tout mon bavardage n'était que mensonge ? Vous vous détournez avec colère : « Alors, allez au diable ! » Je ne saurais trop vous engager à considérer la situation avec sang-froid, ne craignez pas d'avoir perdu votre temps à prêter l'oreille à des mensonges, puisque vous avez eu le privilège d'assister à une crise de bavardage, ce qui était certainement plus instructif que d'en lire un rapport, fût-il pur de toute intention littéraire. Ayez le bon esprit de ne pas vous courroucer de l'abus que j'ai fait de votre crédulité, glissant à votre

insu quelques vérités au milieu de tant de mensonges que je vous donnais pour des vérités, dans l'idée qui s'est vérifiée que les premières ne se distingueraient en rien des secondes. Je suis tout prêt à faire amende honorable à ceux que j'ai abusivement leurrés, je peux leur assurer qu'il m'importe très peu d'avoir le dernier mot, je demande simplement qu'il me soit permis de m'expliquer posément sur un cas qui peut être aussi bien celui de quelques-uns d'entre vous, je crois que nous allons nous entendre pour peu que vous me laissiez le temps de revenir en arrière et de tout reprendre depuis le commencement afin de dissiper définitivement ce trop long malentendu, montrant qu'il n'était fondé sur rien de si grave que nous avons pu croire. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'élever la voix, non pas dans l'intention raisonnable de charmer un auditoire ou avec la prétention de l'instruire, mais plus simplement pour satisfaire son propre caprice ? Encore faut-il, comme je l'ai dit en commençant, qu'il croie dur comme fer qu'il existe quelque part des oreilles pour l'entendre – et, comme je le montrerai plus loin, qu'il emploie beaucoup de ruse pour s'assurer la bienveillance de l'auditeur en lui donnant le désir d'apprendre ce qu'il va dire : il y a pour celui qui parle une étrange source d'encouragement dans le visage humain qui est en face de lui. Ce n'est pas qu'il soit indispensable que vous ayez grand-chose à dire, et même vous pouvez très bien n'avoir strictement rien à dire : je ne vois pas pourquoi l'on se récrierait en m'entendant soutenir que parler et s'exprimer font deux. Se trouverait-il quelqu'un d'assez malhonnête pour prétendre qu'il n'ouvre jamais la bouche que pour communiquer une pensée, que pour faire entendre le charmant timbre de sa voix ? Le farceur ! En ouvrant la bouche, vous ne savez peut-être pas ce que vous direz, mais la conviction que vous trouverez l'abondance de mots nécessaire dans les circonstances et dans l'excitation qu'elles provoquent en vous, vous donne la hardiesse de commencer au petit bonheur ; l'important est que vous assouvissiez sur le champ votre besoin de bavarder ; il arrive généralement que les mots répondent avec promptitude à votre appel. Mais aussi il peut arriver – et ici nous touchons à mon cas personnel – que les mots demeurent rétifs et que vous éprouviez alors une angoisse comparable à celle d'un paralytique qui veut fuir devant un danger pressant. Certains, je le sais bien, se résignent mal à l'incapacité de satisfaire leur besoin, d'autres se tiennent sur la réserve, comptant plus ou moins sincèrement sur le hasard pour les délivrer,

attendant d'une manière toute passive la guérison de leur infirmité, se familiarisant peu à peu avec elle quand ils ne cherchent pas à la faire passer pour de la force d'âme, ils affectent alors de juger futile un désir que leur impuissance leur interdit de satisfaire.

Quand je brûle d'envie de parler, je ne songe pas à prendre sur moi de me taire et pourtant, le moindre de mes soucis, je le dis sans affectation, est de rendre publics mes épanchements ou même de vider mon âme dans une oreille amicale. Rien ne m'est plus étranger que le soin pris par certains hommes d'exposer leur science d'eux-mêmes aux regards de tous. Cependant, il est inutile d'espérer ouvrir la bouche si vous ne pouvez vaincre votre aversion profonde pour les feux de la rampe. Vous êtes condamné à monter sur les tréteaux, il faut vous résoudre à y faire le charlatan. Pour ma part, je ne fais pas profession de modestie : il m'est aussi indifférent de parader que de rester à l'ombre, aucun scrupule ne me retiendra de tendre des pièges à la bonne foi de mes auditeurs, si je juge que l'intérêt que mes mensonges ont éveillé chez eux m'aide à satisfaire mon vice.

Non, ce qui me préoccupe est d'un ordre moins relevé. Mon imagination pour commencer ne va-t-elle pas me faire défaut ? Ou trouverai-je matière à exercer ma verve ? Car tout le monde comprendra que je ne puisse me borner à ouvrir la bouche pour produire des sons inarticulés ou pour aligner tout arbitrairement des mots sans suite : j'ai déjà dit, et je n'y reviendrai plus, qu'un bavard ne parle jamais dans le vide ; il a besoin d'être stimulé par la conviction qu'on l'écoute, fût-ce machinalement ; il n'exige pas la repartie, c'est à peine s'il cherche à établir un rapport vital entre son interlocuteur et lui ; s'il est vrai que sa loquacité grandit jusqu'à l'exaltation la plus folle devant l'assentiment ou la contradiction, elle se maintient en tout cas très honorablement devant l'indifférence et l'ennui.

J'étais donc mû par l'angoisse où me tenait l'impossibilité de faire le premier pas ; j'avais beau me recueillir et fermer les yeux – à la façon d'un prédicateur qui s'apprête à entamer un long sermon – pour puiser dans le silence l'inspiration et gagner le temps nécessaire à la fabrication d'un souvenir plausible et fertile en développements, tous ces efforts n'aboutissaient qu'à me confirmer dans l'opinion que mon imagination était sèche et froide. Cependant, mon désir se faisait plus véhément, l'ambition

d'entrer en compétition avec ceux dont j'enviais l'éloquence me brûlait la gorge ; pas plus que par orgueil, je ne voulais renoncer par impuissance à une activité à laquelle j'avais une si furieuse envie de me livrer. C'est alors qu'il me vint cette illumination que ce que je cherchais si loin, je l'avais sous la main. Je parlerais de mon besoin de parler.

Mais comment me serais-je acquitté de cette tâche d'un cœur léger ? Cela n'a jamais passé pour très agréable de s'ouvrir à des gens mal intentionnés et résolument enclins à n'apercevoir autour d'eux que ce qu'il y a de plus vil et de plus corrompu, l'aveu d'un vice que personne n'ose secrètement reconnaître pour sien ne peut prêter qu'à des commentaires ironiques de la part des plus hypocrites et soulever chez les plus méchants qu'un concert d'imprécations déchaînées. N'est-ce pas fou de risquer sa réputation, de s'exposer aux sarcasmes pour la seule volupté de bavarder ? Aussi ne tenait-il qu'à moi de brouiller par moments la piste que j'avais soigneusement tracée. Qu'est-ce qui m'empêchait de donner quelques coups de pouce à une vérité dont je redoutais les vertus explosives ? Pourquoi me serais-je fait un scrupule de ne dessiner de moi qu'une image ressemblante, donc méprisable, quand je pouvais la rendre pitoyable en invoquant habilement la maladie comme prétexte à l'irresponsabilité ? Mon plus grand souci fut donc en premier lieu de donner à la communication de faits entièrement inventés une apparence de rigueur et de logique, telle qu'il puisse sembler à mon interlocuteur qu'obéissant scrupuleusement aux données sûres fournies par ma mémoire, je n'ai jamais cédé aux tentations de l'imagination ni consenti à mettre du jeu dans les rouages de mon récit ; en second lieu de douer d'une vie acceptable certaines figures purement fictives (à commencer par celle que je donnais pour mienne) que je faisais acteurs ou figurants d'une aventure en réalité construite de toutes pièces pour les besoins de ma cause, tout en prenant soin de ne laisser autour d'elles aucune ombre suspecte qui pût faire douter en même temps de leur authenticité et de ma bonne foi. Pour mieux convaincre les plus exigeants de mes lecteurs, j'affectais de renoncer à certains effets plutôt destinés à faire valoir l'habileté de l'auteur qu'à serrer la vérité de plus près, aux beaux mouvements d'éloquence qui caractérisent en général les plaidoiries et les sermons, à mes recettes personnelles dont j'aurais su, en d'autres occasions, tirer parti avec succès. On se rappelle qu'avec une ostentation qui pouvait aussi bien passer pour une modestie excessive, je ne me suis pas

fait faute de souligner la nudité volontaire de ma forme, dont j'étais le premier à regretter hypocritement qu'une certaine monotonie fût l'inévitable rançon de l'honnêteté. Mais feindre de renoncer aux artifices, c'était aussi un artifice, et autrement surnois. S'il m'arrivait parfois de mentir, ce n'était que pour me permettre ensuite d'en faire humblement l'aveu : bien sûr, j'avais une fâcheuse tendance à biaiser, à raconter des sornettes pour cacher ou différer ce que je n'osais dire, mais, frappé de repentir, je me reprenais aussitôt, c'est donc que je n'étais pas animé de mauvaises intentions, on pouvait faire confiance à un homme si visiblement soucieux de ne pas tomber dans le travers que nous avons tous plus ou moins de déguiser la vérité. (Permettez-moi de m'étonner en passant qu'aucun d'entre vous ne se soit jamais inquiété de soulever le voile dont j'ai la pudeur ou la lâcheté de m'envelopper. Savez-vous seulement qui vous tient ce langage ? Pourtant, vous accueillez avec plus de bienveillance et d'estime un homme qui se présente modestement en disant son nom, il y a en effet une certaine noblesse à s'offrir à la critique comme une victime résignée. Suis-je un homme, une ombre, ou rien, absolument rien ? Pour avoir longuement bavardé avec vous, ai-je pris du volume ? M'imaginez-vous pourvu d'autres organes que ma langue ? Peut-on m'identifier avec le propriétaire de la main droite qui forme les présentes lettres ? Comment le savoir ? N'attendez pas qu'il se dénonce de lui-même. Qui ne préférerait à sa place garder l'anonymat ? Je suis sûr qu'il protesterait avec une sincère indignation si j'entreprenais de le livrer en pâture à la colère des uns, au mépris des autres. Sait-il lui-même de quoi je suis fait, en admettant que je sois fait de quelque chose ? Il entend bien demeurer étranger à tout ce débat, il se lave les mains de mes écarts. Evertuez-vous à réclamer sur l'air des lampions : « L'auteur ! L'auteur ! » je parie qu'il ne montrera pas le bout de son nez ; on connaît la lâcheté de ces gens-là. Maintenant, je vous le demande : Que feriez-vous d'une étiquette qui couvre une marchandise douteuse ? A supposer que vous connaissiez enfin le nom, l'âge, les titres et qualités de celui qui n'a cessé de vous mentir sur son propre compte, en quoi seriez-vous plus avancé ? Il n'a rien dit de lui-même qui fût vrai, concluez-en qu'il n'existe pas.)

Je n'ai pas la vanité de croire que j'ai réussi à emporter votre adhésion, ni par le ton assuré que je me suis efforcé de garder jusqu'à ces derniers temps ni par l'établissement, à vrai dire assez laborieux, d'une trame

logique entre les épisodes d'une aventure un peu trop manifestement invraisemblable et, par exemple, j'aurais su imposer à votre crédulité mes dissertations sur le caractère clinique de mon vice que je me déclarerais pleinement satisfait ; quelqu'un a-t-il pu sans rire m'entendre parler de ce que je qualifie pompeusement de crise ? Inutile de faire observer que je n'ai jamais subi de crises de ce genre. Elles n'ont servi qu'à masquer la honte que j'éprouve d'être affligé du vice peu exaltant auquel il me déplaît de penser que nous nous livrons tous en commun avec la même frénésie. Maintenant, n'allez pas imaginer que j'ai menti si effrontément pour le plaisir grossier de vous voir accorder créance à mes propos les plus fantaisistes ; je n'ai pas consenti sans de longs débats, et cet aveu en est la preuve, à tendre des pièges à votre bonne foi ; ma seule préoccupation, qui devrait suffire à me blanchir de toute accusation de duplicité, était d'éveiller votre intérêt et de l'entretenir en ayant recours à certains effets trompeurs qui n'avaient pour but que de vous conduire plus sûrement où je voulais vous mener, c'est-à-dire jusqu'ici. Mais j'espère que vous allez me demander pourquoi je me suis employé avec une ardeur si étrange à mettre au jour mes supercheries et, à supposer que vous n'ayez nullement l'intention de me poser une telle question, j'ai quelque raison de penser que vous me la poserez quand je ne serai plus là pour répondre. Je réponds donc séance tenante, ce qui aura du moins pour effet de me mettre à l'abri du soupçon injuste d'éluder ce qui m'embarrasse, tout en me donnant l'occasion de satisfaire le peu d'envie qu'il me reste de bavarder. Je pourrais répondre qu'un remords tardif m'a conduit à dévoiler ce que j'avais mis tant de soin à voiler, que mon horreur native du mensonge a eu enfin raison de ma honte, qu'il m'a soudain paru inacceptable d'entretenir dans l'erreur ceux de mes lecteurs qui avaient eu la courtoisie de me suivre jusqu'ici ; je pourrais répondre aussi, en me prêtant alors des sentiments moins nobles, que je trouvais une sorte de jouissance perverse à détromper moi-même mes propres dupes, que j'ai le goût d'exhiber mes tares ou qu'il me plaisait d'être honni par ceux que j'avais aguichés avec de faux appâts, ou encore je pourrais évoquer le plaisir puéril que nous prenons souvent à détruire ce qu'au prix d'un labeur sans trêve nous avons réussi à bâtir de nos propres mains. Mais naturellement, ce serait encore mentir. La vérité, c'est qu'à court d'imagination et pourtant encore peu désireux de me taire, je n'ai rien trouvé de mieux que de révéler mon escroquerie à ceux qui en

étaient les victimes, et vous avez vu que je n'étais guère disposé à vous faire grâce d'aucun détail. Je ne me suis jeté si avidement sur ce nouveau sujet que parce que je n'avais alors rien d'autre qui me permît d'alimenter ma sottise et malheureuse passion. Le risible remplaçait le pathétique. Toujours est-il que je tenais bon, et c'était là l'essentiel : je parlais, je parlais, quelle jouissance ! Et je parle encore.

On me juge sévèrement. Je suis déplaisant et je sais bien qu'en cherchant les causes de votre déplaisir, je ne puis que vous déplaire davantage, mais ce ne sont pas seulement l'insolence, ni la maladresse, ni l'immodestie, ni l'affectation à la sincérité ou à la clairvoyance — encore qu'il y ait bien une certaine part de tout ceci — qui me déprécient à vos yeux. Pourquoi me suis-je exposé quand je pouvais rester dans le rang ? Pourquoi ai-je attiré l'attention sur moi ? Pourquoi suis-je à présent inscrit sur la première liste de l'ennemi ? J'ai sacrifié à mon vice les douceurs de l'obscurité et, par une fiction savante, j'ai cherché à vous donner le change, par la provocation à couvrir ma propre inanité en même temps qu'à justifier mes contradictions — c'était une façon habile de détourner l'attention et de brouiller les cartes — et, par exemple, quand pour finir je reconnais que je n'ai positivement rien à dire, vous décelez dans le ton de ma voix quelque chose comme de l'orgueil. Et maintenant encore, je ranime votre hostilité en cherchant à voir clairement en moi-même : celui qui examine ses imperfections avec un certain souci d'objectivité, vous le jugez ostentatoire : pour vous, il est manifeste que je fais état de mes dons de pénétration, et cela aussi est odieux. De sorte que si j'avais quelque imagination, j'en serais réduit à parler de tout autre sujet que de moi-même. Il me semble maintenant que j'aperçois très bien l'image méprisante qu'on peut se faire de moi, j'entends à merveille les propos malveillants que vous allez tenir sur mon compte et, à mesure que j'accumule pour ma défense des arguments spécieux, je parais à vos yeux plus haïssable, plus dépourvu de grandeur. Mais peu m'importe si vous êtes irrités par mon souci constant de me décrire, de me détailler, tout ce que je pourrais dire, qui n'exprimera jamais que ma prétention, suffira toujours à passer condamnation sur moi, soit que j'examine mon cas avec gravité, soit que j'adopte le ton de la plaisanterie. Quoi que je dise, mes propos seraient-ils absolument inoffensifs, je parlerai d'une manière telle que vous me blâmez toujours. Vous pensez que je suis un imposteur, un outrecuidant, un provocateur, un

vaurien, que sais-je ? Un paresseux qui s'abandonne à la facilité, vous ne pouvez plus écouter mes histoires, vous laissez chaque parole qui sort de mes lèvres, c'est plus fort que vous. Et cependant, je l'ai déjà dit, faire de moi un objet de dégoût, me rouler dans la poussière à vos pieds, je n'y trouve aucun plaisir ; tant pis si cela n'est pas plus sain, mais je me suis livré à une tout autre jouissance, je veux dire à celle de parler, et vous voyez bien que je parle et que je parle encore. Mais de même que vient un moment où la flamme la plus vivace se tord sur elle-même, baisse le nez en fumant, vacille pour finalement s'éteindre, de même à la longue le bavard le plus invétéré éprouve une irritation grandissante au fond de la gorge, ses yeux se brouillent pour s'être trop longuement fixés sur ceux de l'interlocuteur où ils s'épuisaient à ranimer une lueur d'intérêt, il ne sait plus très bien ce qu'il avait à dire, ni comment le dire, et souhaite quelque bienfaisante relâche, de sorte qu'il se produit en lui ce qu'il ne pouvait guère prévoir et ce que l'autre avait cessé d'espérer. Le silence – ce silence pour lequel il éprouve le mélange de terreur et d'attachement que détermine la seule approche d'une chose à la fois attirante et dangereuse, prestigieuse et redoutée, ce silence aux lois arides duquel il n'a jamais consenti à se plier, qu'il n'a cessé de haïr, mais auxquelles il reste pourtant lié par une nostalgie cuisante, il se surprend à l'appeler secrètement de ses vœux, si même un reste d'orgueil ou de crainte respectueuse le retient encore de faire le premier pas (et c'est avec un soulagement joyeux que l'autre distingue chez son bourreau les signes de la fatigue qui sont aussi ceux de sa propre délivrance). Mais connaissant ses lâchetés, comment pourrait-il espérer se plaire longtemps en un pays morne et désert qu'il n'aime pas ? Il se trouve en quelque sorte dans l'état d'un homme qui, croyant avoir tout fait pour conjurer le sort contraire, doit se rendre à cette évidence que la partie est perdue, bien perdue : ne lui reste plus même, dans les conditions où elle se dénoue, l'orgueil de l'avoir jouée.

Donc, je vais me taire. Je me tais parce que je suis épuisé par tant d'excès : ces mots, ces mots, tous ces mots sans vie qui semblent perdre jusqu'au sens de leur son éteint. Je me demande si quelqu'un est encore près de moi à m'écouter ? Il y a déjà un moment que j'ai le sentiment de m'obstiner à poursuivre un ridicule et futile monologue sur une place d'où le public déçu s'est retiré en haussant les épaules, mais telle est ma puérilité que je me réjouis à l'idée que ma revanche consistera à le laisser toujours

ignorer si je mentais encore quand je prétendais mentir. Que pourrais-je encore dire ? Je ne suis pas à la hauteur de mon vice, je ne me suis d'ailleurs jamais vanté de l'être. Mais, dans l'ensemble, je suis arrivé à ce que je voulais obtenir. Je me suis soulagé, et qu'on ne me dise pas que ce n'était pas la peine. Or, maintenant, je suis las. Allons, Messieurs, puisque je vous dis que je ne retiens plus personne !